

A dater de ce moment, bien que restant porcher en titre, je commençai à me familiariser avec toutes les besognes. J'étais employé comme toucheur de bœufs — « boiron » comme on disait alors — surtout pendant le dernier mois d'hiver et les deux premiers mois de printemps. C'était l'époque où on mettait l'araire dans les jachères à ensemençer l'automne. Ensuite, pour cette opération, il fallait les atteler avec deux bœufs au même attelage. Nous partions à neuf heures, après le petit déjeuner du matin, mon parrain et moi — et nous marchions jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-midi. On amenait les cochons qui s'occupaient à suivre le sillon ou à pousser pour manger les vers déterrés et restaient à peu près immobiles. Une longue gaule attachée à la chaîne me servait à guider les bœufs qui s'appelaient Normand, Rougeaud, Blanchon et Noir. Les deux premiers étaient de cette race d'Auvergne dont j'ai déjà parlé : on en avait un couple au moins dans chaque ferme; car on entendait que les bœufs blancs du pays n'étaient pas assez robustes pour faire ce travail. Ils allaient bien pendant l'expérience de l'âge. Mais les deux blancs, jeunes, avaient besoin d'être entraînés sans relâche. Je me fatiguais beaucoup à marcher sur la terre remuée, à cause des petits cailloux qui pénétraient dans mes bottes et me faisaient mal aux pieds. Quand j'étais trop ennuyé de toucher, je demandais à mon parrain de me laisser un peu tenir le manche de l'araire, et il y consentait quelquefois. Ça me remuait l'esprit, mais ça m'intéressait. Néanmoins, malgré toute la bonne volonté, à cause du manque de force, ou bien un faux mouvement des bœufs, j'arrivais à laisser quelquefois dévier l'outil. Alors mon parrain se fâchait : car il était assez dur et très pointilleux sur le rapport du travail. Pourtant, la chose lui arrivait bien souvent aussi, qu'il tienne le manche ; mais il prétendait que c'était de ma faute. Je me consolais en disant que je conduisais les bœufs, et souvent il avait raison. Je compris à ce moment pourquoi, dans toutes les raisons du monde, les gens ont souvent tort, et qu'il est difficile de résister sous la direction des autres. Je marchais souvent le nez baissé, les yeux dans les sillons de l'attelée, et je supputais à l'avance, par expérience, par comparaison avec les précédents, à quel moment il serait temps de partir. Quand l'araire approchait de la haie d'accès, je ralentissais ostensiblement en arrondissant la haie de laquelle s'ouvrait d'accès, et j'épiais à la dérobée l'expression du visage de mon parrain, comptant qu'il donnerait le signal attendu. Mais il ne disait rien; il restait impénétrable et je devais retourner les bœufs à faire un autre tour, encore, au bout duquel on attendait souvent une nouvelle déception plus profonde. Toute la croûte de moir espérée. D'ailleurs, la plupart du temps, mon parrain attendait pour partir son appelât de la maison : car il n'avait pas de mortier, et par les temps sans soleil on ne pouvait le régler que la quantité de travail accompli ou le degré de fatigue. Il se fâchait et se plaignait son estomac. A cause de l'éloignement des villages, nous entendions même à la sonnerie de l'Angelus de midi qui aurait pu nous donner une vague indication, mais il restait au milieu de la tâche quotidienne. Quand il faisait beau, les journées se passaient avec un minimum d'ennui; mais par les mauvais temps, elles finissaient plus vite. C'était d'un mois de mars où nous labourions dans le champ des châtaigniers, le plus grand de nos champs. Il faisait toujours grand vent de Souvigny, c'est-à-dire du plein Nord, avec des averses froides, des giboulées de grésil et de la neige quelquefois. Ça traversait mes vêtements, m'enveloppait d'un suaire glacé et mes mains étaient rouges pourpre tavelé de taches violettes. Un jour que les averses nous douçaient un peu de raison, j'eus des frissons qui n'étaient pas uniquement dus à la fraîcheur. J'avais le front brûlant, les dents claquantes et l'estomac lourd. Je bâillais et, bien qu'il fût tard, je

Avril 26

5

Mentions légales

Directeur de publication/rédaction : Chris Giot

Comité de lecture : Clothilde Kerscaven, Gaëlle Lapert,
Franck Dorso

Correction : Camille Frémeau

Extrait de couverture : *Émile Guillaumin, La Vie d'un simple*

Restes est une revue fondée et animée par l'association
Revue Restes, siégeant au 12 rue de la Goupillerie, 27290
Illeville-sur-Montfort.

Président de l'association : Chris Giot

ISSN (numérique) : 3037-9814

ISSN (papier) : 3073-7699

Retrouvez les précédents numéros, commandez, adhérez,
faites un don sur <https://revuerestes.com/>

Ils prétendent

L'abeille noire, *Apis mellifera mellifera*, est une sous-espèce de l'abeille domestique *Apis mellifera*. Avant que ne s'imposent des lignées sélectionnées avec soin par les apiculteurs traditionnels, l'abeille noire était dominante par nos contrées. Certains défenseurs d'une apiculture darwinienne vantent les mérites de *mellifera mellifera*.

Commençons si vous le voulez bien par les défauts de l'abeille noire, qui permettent d'expliquer l'avènement, notamment, de la *Buckfast*, star des élevages. Le miel, d'abord : l'abeille noire en donne moins que la *Buckfast* et s'accommode mal de la production intensive. Par ailleurs, l'abeille noire a la fâcheuse tendance de se montrer agressive. Difficile, dans ces conditions, d'intervenir sur la ruche, de réaliser des récoltes, ou de l'empêcher d'essaimer. Car vous savez, n'est-ce pas, chers lecteurs, que l'abeille essaime, va, nomme de nouvelles reines et prospecte de nouveaux royaumes. Ce faisant elle enrichit certes son patrimoine génétique, mais elle laisse en plan l'apiculteur. On conviendra que pareil comportement, pour qui veut vendre du miel, est préoccupant. La *Buckfast*, donc, produit non seulement plus de miel, mais elle est également plus douce. Elle essaiera d'essaimer mais l'apiculteur traditionnel pourra l'empêcher avec moins de peine.

L'abeille noire a quelques tares, donc, mais certains défenseurs d'une apiculture darwinienne n'en ont cure. L'abeille noire, disent-ils, est peut-être d'un abord rugueux – ils préfèrent parler de grande variabilité comportementale –, mais elle est plus résistante. Les milieux difficiles ne l'effraient pas, disent-ils. Elle gère ses ressources avec économie, s'adapte aux climats locaux. Contrairement à la *Buckfast*, elle n'a pas besoin d'être nourrie par l'apiculteur à l'approche de l'hiver. Son adaptation, son ancrage aux problématiques locales sont tels qu'elle est non seulement en mesure de combattre les guêpes, mais parfois même les frelons asiatiques. Quelques colonies, rapportent certains défenseurs d'une apiculture darwinienne, se sont même adaptées au varroa. Or, disent-ils, on n'a jamais vu une *Buckfast* se colleter avec un frelon ou cohabiter avec son parasite. Comment l'expliquer ? Par l'essaimage, déclarent-ils, par le laisser-faire, rajoutent-ils ; l'abeille noire, revenue à l'état sauvage, essaime comme bon lui semble. Elle vit. Elle prend des embranchements néfastes et meurt. Mais parfois, le sentier choisi est le bon. Darwinisme oblige ! Alors, elle résiste, au frelon, au varroa, au froid. Seule. Or, disent certains défenseurs d'une apiculture darwinienne, que fait l'abeille domestique, si l'apiculteur traditionnel

n'intervient pas ? Elle meurt. Et puis, même guidée, même nourrie, même défendue, elle meurt. Des ruches entières chaque année. Les essaims sont remplacés, vite. On n'en tiendra évidemment pas rigueur à l'apiculteur traditionnel, qui doit bien vivre. À vrai dire, le pot de miel sur l'étalage ne laisse aucun indice de ce sacrifice. D'un essaim l'autre, la recette perdure. Non, non, effacez ce sourire entendu. Parfois, et de manière un peu caricaturale, certains défenseurs d'une apiculture darwinienne déclarent : « l'abeille domestique n'évolue pas, l'abeille noire est en mutation constante » ; c'est faux, naturellement. La Buckfast est le fruit d'une évolution parfaitement ciblée. Les colonies qui se lovent dans les ruches bien carrées ou rectangulaires sont sélectionnées. L'honnêteté intellectuelle pousse donc à dire : l'abeille domestique évolue, l'abeille noire évolue. Point tout à fait selon le même agenda. Volontiers taquins, certains défenseurs de l'apiculture darwinienne s'empresseront de dire, sous cape : « et pas à la même vitesse... »

Mais que prônent-ils alors, ces fieffés coquins ? L'abandon de l'abeille domestique ? Non, disent-ils. Ils ont tout un éventail de propositions. Ils militent, comme évoqué plus tôt, pour un peu plus de laisser-aller. Ils plaident, disent-ils, pour l'essaimage, la prairie, la jachère, les bocages, les fleurs sauvages. Par intuition.

1 C'est bien mignon, tout ça, Narrateur, mais tu n'as pas parlé de l'anniversaire de la revue. Deux ans, ça se fête, non ?

restes

Revue de l'extramuros

Sommaire

Textes	8
Cécilia Butin, <i>Sel</i>	9
Audrey B. Schmitt, <i>L'Homme en trop</i>	19
Marie Derley, <i>Un papillon qui n'aurait pas d'ailes</i>	22
Jean-Bernard Vanier, <i>The Greatest</i>	26
Frédéric Darriet, <i>Le Jeu du Je</i>	30
Sana Sbouai, <i>La Force du groupe</i>	40
Hors cadre	44
Alexandra G. Felan, <i>Le Poids des coups de martinet</i>	45
Textes (suite)	49
Gwenaël Galliot, <i>Rouge Grenadine</i>	50
Swann Mayolle, <i>Mas-du-Plessis workprint</i>	52
G.D. Lodace, <i>Saint-Éloi-des-Forges</i>	68

Textes

2 Le dernier numéro, cher Narrateur, était dodu de la mort. La mort çà, la mort là, la mort partout, jusque dans le sous-texte de ton petit éditorial. Une angoisse passagère ? Persistent-ils, tes cauchemars ?

Sel

Cécilia Butin

Drôme (26)

Petiotte a encore filé. Peut pas s'en empêcher, elle court la piste croûtée comme les orages le ciel. Toujours part mais jusqu'ici revient vers moi. Ça va pas durer, on le sait. Trop obstinée pour hésiter longtemps. Les serres se resserrent comme les mâchoires d'un piège, jamais sa petite caboche ne se restreindra à ce minuscule morceau d'espace. Y aurait un truc différent dans l'air paraît-il, avec ces malades qui envoient tout paître pour aller battre le cratère. À la recherche de quoi hein ? Ici tout ce qui marche c'est de faire le gros dos et cravache. C'est tout ce qui nous reste, ce fin vernis grégaire. On doit le préserver, garder le sens commun qui nous croche ensemble. Préserver l'équilibre des transactions et surtout, la liberté des marchands et des collecteurs. Voilà ce qui importe, le perpétuel mouvement en vase clos. Pour quoi faire, créer ? Survivons déjà, c'est vivre.

Ainsi gamberge Mamé Cat, couverte de poussière blanchâtre, assise sur ses talons près du cyclosolaire en panne.

Devant elle la casse déroule ses ruines fracassées bien après que l'horizon finisse. Sous ses sabots la croûte lunaire est épaisse comme une armure. Immuable. La vieille respire fort, s'accroche au monde familier des odeurs qui transpirent des carcasses, la rouille, le fer, l'acide et le plastique. Tous brûlés, cramés, dissous. Petiotte va revenir, pour sûr. Elle revient toujours.

Petiotte secoue la tête pour chasser les mouches et bondit. Elle atterrit sur une pile de tôles compressées, les deux pieds en avant et reprend son ascension. Là- dessous, Mamé paraît toute petite. Là- haut, quand le vent écarte les nuées, on peut croire que le plafond du dôme lui tombe très len-te-ment sur la tête. Elle ouvre la bouche et écarte les bras pour renforcer la sensation de vertige.

Cette année, la récolte sera bonne. Elle les a bien vus tous, ils fonçaient comme des fous sur leurs mois'sbat pleines de trous, grandes roues qui écrabouillent la fausse terre comme s'ils voulaient la faire disparaître. Mais ça tourne, c'est beau. Un grand manège, comme aux foires. Il y avait des monceaux de prunes dorées pendues aux branches du verger, et dans le champ mitoyen les blettes tardives

ressemblaient à de beaux cheveux verts. Tout pousse tout monte. C'est la saison de l'étrange, du pas commun, les seules semaines de vie dans un désert sous cloche.

Comme à tous les autres, ça lui a fait un peu creux dans le ventre, à la fille. Faim de quelque chose, survoltée par un truc dans l'air. Ça lui a réveillé la peau sur le dessus, et dans les jambes aussi. Tous les ans un peu plus. L'envie de courir.

Leur cyclosolaire s'est enrayé plus tôt dans la matinée, sur le dernier tronçon de piste qui les sépare de leur destination. Petiote et Mamé ont eu du mal à le pousser, alourdi de sa large remorque, sur la piste caillouteuse jusqu'à l'ombre des monticules. Il leur faut maintenir le cap, jouer les collectrices et rapporter du jus. Au village la pénurie d'essence immobilise les récolteuses en plein milieu des serres.

La vieille Cat retire les gants de ses doigts noueux et entreprend de démonter le carter. Salope de bête, t'aurais pas pu rader un autre jour tiens ? L'alternateur. Je le savais. Ah ! Bougre cornu ! Elle jure dans son casque bob, sa cotte élimée défaits jusqu'à la taille. Elle a chaud. Guette le retour de Petiote. Depuis plusieurs minutes des craquements ferreux répercutent leurs percussions dans les strates de la casse. Mamé sourit, elle reconnaît le trot léger qui approche et fouille dans les sacoches pendues à sa ceinture. C'est elle qui déboule, c'est certain, d'ailleurs la voilà, avec son petit sourire nonchalant, les mains dans les poches et la gueule en bataille. La vieille lui aboie un peu dessus pour faire bonne mesure et distribue ses ordres. Elle prend soin d'afficher une moue bougonne en articulant :

– Pas trop tôt ! Falloir trouver du cuivre, pour la réparation. Un gros câble fera l'affaire, n'perds pas ma pince, c'est la seule qui coup'bien.

Une fois l'alternateur démonté et nettoyé, Cat tambourine fermement sur les tôles. À réception de l'onde de choc, émerge une fille poisseuse aux bras chargés de tresses de cuivre. De la remorque du cyclo, mamé désarrime deux bidons d'acier, un soudé à une planche à roulettes et l'autre installé dans un boudrier de corde. Une fois le boudrier sanglé sur ses hanches, Cat sermonne gravement sa petite fille, déjà lancée dans un test de fiabilité des roulettes :

– En avant pour la récolte, soldat. Tu prends le 100L sur roues. L'est lesté mais l'équilibrage est naze. Attrape aussi le tuyau et le

cric. Gaffe à pas avaler trop d'essence comme la dernière fois, j'ai rien contre les brûlures du zophage.

Petiotte prend le temps. Elle relace ses bottes en caoutchouc, enfile ses gants et charrie son bidon roulant jusqu'à un endroit dégagé : il va devoir rester là. Sa main experte extirpe deux petits jerricans de son raque à dos, un entonnoir, un pot de graisse, pinces et tournevis, outils indispensables à la saignée des réservoirs. Le tout est disposé avec un soin méticuleux sur un capot voisin.

Le soleil réchauffe la casse, densifie la brume opaque qui s'élève du sol. La fille s'attaque à l'ascension d'un tas d'Airlam Stradair, un point haut à proximité immédiate avec une vue panoramique. Inutile de se précipiter, de tous les réservoirs qui gisent à ses pieds seule une poignée d'entre eux est intacte. Les autres sont siphonnés en profondeur, raclés même. Il leur faudra peut-être forer plus au fond des strates, loin sous la surface de la poubelle du génie terrien. Son flair en matière de jus n'a pas son égal. Elle y croit, car c'est mamé qui l'a dit.

Lors de son premier repérage tout à l'heure, il y avait un objet brillant et derrière lui une muraille crénelée. C'est loin. Une bonne heure à osciller sous le cagnard, les genoux comme des pistons et les chevilles en salade. Elle rajuste son raque à dos et son pied fend la jupe de brouillard gris couvrant le paysage dans toutes les directions, épanchée en volutes et dispersée plus au nord par la brise artificielle des circulateurs.

Au-delà du brouillard, sur la via sélène autoroutière couronnée de montagnes, naissent et meurent le commun des villes marchandes. La rumeur qui s'en élève est celle des âpres négociants fourmillant dans la plus grande liberté d'action, chacun responsable de sa personne et délivré du devoir d'être aux autres utile, honnête ou aimable. De leurs rites rien ne les distrait, ni la pluie fine recrachée par les condensateurs atmosphériques, ni l'écho des bourrasques sifflantes qui tournoient au fond des cratères, ni la litanie des laboureurs luttant contre l'inertie de la terre exsangue, chaque année ressuscitée de justesse sous son mausolée de polycarbonate.

Mais tout cela, petiotte s'en fout. De toute façon elle ne l'entend pas, la rumeur. Concentrée, elle perçoit à l'occasion un concert de vibrations libérées depuis le sol jusqu'aux os sensibles de ses chevilles. Parfois il lui semble pénétrer, à la limite de sa perception, quelque chose du monde sonore qui la baigne – mais elle en doute.

Rien que des odeurs mortes d'oxydes, des convois entiers d'automobiles crayonnées à la craie. Narine retroussée, Petiote piste les parfums d'essence. Un rien de frustration lui tord le bide et la vide de son énergie. Au bout du voyage, la chose brillante qui a attiré son regard s'est révélée n'être qu'un grand tube chromé planté de guingois. Le tube exhibe ses longs bras tristes de chaque côté de son torse poli, le sol est jonché de paillettes de silicium que le temps a cristallisées en fine couche. Elle s'approche de la crête qui le borde : c'est une chaîne de wagons à demi enfouis, couverts de rouille. Son ongle gratte distraitemment les couches écailleuses. Chaque pétale qui éclate vibronne contre sa paume. Elle gratte plus vite, pense à l'essence et refoule une colère impuissante. Tous ces efforts, toutes ces marches, toutes ces moissons et tous ces gens qui triment.

Parmi ses souvenirs persistants remonte celui d'une légende à laquelle elle croyait dur comme fer : des créatures parcourent la Lune et chacune de leur foulée fait rouler un peu l'astre sur lui-même. Si jamais elles s'arrêtaient, alors la Lune se décrocherait de son orbite pour tomber indéfiniment dans le vide de l'espace. Petite fille elle leur adressait des encouragements, terrifiée à l'idée qu'ils se fatiguent ou pire encore, oublie la raison de leur interminable voyage et s'arrêtent.

Les sourcils froncés elle attise sa peur, elle pense pêle-mêle à Mamé, à Trévor le garagiste, aux jardiniers laboureurs, à tous ceux qui remuent et ne doivent pas s'arrêter, peu s'en faut qu'ils ne s'asseyent sur une pierre et y restent, juste pour voir, et elle gratte fort cette croûte, cette croûte caillée qui...

Jaune.

Sa main se suspend au-dessus de l'acier. Un appel d'air dans son ventre aspire les souvenirs, les créatures, l'enfance, et la croûte, et la peur. Sous les écailles d'oxyde il y a une autre peinture, presque intacte, une peinture jaune.

La fille tournicote autour de la carcasse du géant, gratte encore ailleurs, point par point. Jaune, jaune, jaune, il est jaune et ce n'est pas la couleur des tombereaux. Elle se force à contenir son excitation, s'assoit sur ses talons et réfléchit, le menton sur les genoux. Son index dessine des arabesques dans la couche de paillettes.

Un morceau de tôle en guise de balais, elle racle un peu les débris qui camouflent son trésor. On le voit bien maintenant, la

cabine a dû être récupérée, elle n'est nulle part, n'y a plus que les remorques en fonderie, trop dures pour les outils de son raque. Son sourire fait des petites fossettes sur son menton et ses joues. Plus qu'à aller quérir la vieille.

Le cul sur son bidon, Cat bourre sa pipe à cristaux. Son talon d'acier tamponne la cendre que le vent disperse. Ça fait des p'tits tas. Rien de rien dans cette casse pourave, sucée jusqu'à l'os. Sèche de tout et pour ne rien arranger, le vent pousse depuis la grande plaine une brouille rouge. Mamé renifle et crache, elle méprise la brouille rouge, sans faille elle devine la signature du troupeau humain, le groupe des partis, à part des autres, ceux qui marchent. Ceux qui cherchent. Elle tourne autour d'une hypothèse : ils *pélerinent*. Elle ne pense pas exactement « péleriner » car le mot lui est étranger, mais c'est ce qu'elle veut dire.

Elle ne les craint pas, non, on a trop vécu et trop vu. C'est récent, ça passera. Les tarés des dômes il y en a toujours eu, c'est une certaine disposition d'esprit, c'est tout. La vieille se souvient d'avant, même si elle en parle peu. Avant les fous tournaient en rond. Les anciens qu'ont toussé leurs poumons dans les champs en parlaient déjà tout bas. Des copains qui sans prévenir allaient se perdre dans le désert pour s'éclater la gueule au fond des cratères. La tare évolue, aujourd'hui les tarés ne se suicident plus, ils *pélerinent*. Drôle d'époque.

La vieille est une sceptique automatique. C'est un réflexe de survie et elle aime à y voir de la sagesse. Mais elle a joué le jeu. Elle a suivi sa petite fille sans rechigner, suante dans sa cotte, bidon au dos. Petiote fait des allers-retours avec des sauts de puce excitée, bondissant de tôle en tôle comme un zébulon. Le matériel au fond de son raque à dos rebondit joyeusement dans un bruit de casseroles, une vraie fanfare désaccordée. Si Cat ne la gourmande pas, c'est parce qu'elle ménage son souffle. Et puis aussi parce que si la petiote a signé vrai... La montagne bossue, là, fait son effet, on croit voir, peut-être... Bougre, c'en est un, c'en est bien un, un camion-train, un bon vieux camtar des origines. Un jaune, les seuls qu'on disait convoyer du pétrole artificiel depuis les raffineries, des cuves roulantes sur cinquante-six roues, peu produites, pas longtemps, pas beaucoup. Et celle-là, raisonne la vieille, on a voulu la planquer, l'escamoter. Pourquoi ? Contrebande ? Peut-être. Fini au casse-pipe suite à une dézingue, ou saisie. Une très vieille histoire qui remonte à long. Elle toque doucement contre la paroi. Dedans, sous la carapace d'acier, la silice, la crasse et l'oxyde, la cuve doit être là. Elle l'imagine pleine car il n'y a pas de marquage, pas de trou de forage. Rien.

Dominant son emphysème et ses genoux en marmelade, mamé Cat balance une grande claqué enthousiaste dans le dos de la Petiote, qui sursaute.

La vieille défait son propre paquetage. En sort une tarière à main dont elle boite les rouages du démultiplicateur les uns dans les autres : au jeu de la collecte, la foreuse est seule juge. Elle tend avec cérémonie l'engin à sa petite fille qui flanche un peu sous le poids. À force de palper la tôle, elle trouve un joint mal riveté entre deux plaques d'armure. La cuve devrait se trouver derrière. Il y a deux trous à percer, un sur le dessus et un au ras du sol. L'appel d'air et l'écoulement.

Elles ont bu un peu d'eau, cassé la croûte et se jettent des regards solennels. Il a fallu sertir dans la gueule du mandrin un foret aiguisé comme l'enfer, de la longueur d'un bras, puis poinçonner l'acier pour que la pointe morde du premier coup. Les deux femmes se positionnent ; la vieille porte le bazar à hauteur mais c'est la fille, fière comme pas deux, qui actionne le bidule.

Silence, puis Mamé hoche la tête. Tourne et fore ! Leurs corps pèsent d'un seul élan sur le cube fortifié, la pointe à blanc de la perce progresse d'abord dans une couche de rouille, projette du rouge de partout, puis des copeaux d'acier brûlant. Là, elles sont dans le dur, campées sur leurs guibolles et les dents sorties. Elles sentent dans leurs os la secousse qui suit chaque fois qu'un rempart cède. Toute la mèche y passe ou presque et au deuxième forage une puissante vapeur de pétrole synthétique suinte de l'orifice. Les collectrices retirent vite fait l'engin, le posent et approchent leurs nez, humant à pleins poumons, les yeux exorbités. Elles ont percé l'appel d'air, plus qu'à s'occuper de l'écoulement. Elles descendent de la carcasse et appliquent le foret mordant à l'horizontale :

— Han !

Elles retirent la pointe du trou. Les quelques secondes que le liquide prend à fluer au travers du petit tunnel durent des siècles. Enfin, un jet continu et odorant qu'aussitôt Petiote contient de l'index en gémissant de bonheur. C'est sa trouvaille, la sienne.

Le soleil se couche sur la casse. Le 100 litres roues est sanglé sur la remorque, plein à ras bord. Petiote a lustré les outils et démonté la foreuse pendant que la vieille s'assurait de la bonne marche du cyclosolaire. Cat enfile le casque bob et s'installe sur le

pouf de la selle. La fille, elle, doit se pioter comme elle peut au milieu du chargement. Elles sont épuisées.

Quarante-cinq kilomètres plus tard l'atmosphère s'est rafraîchie. Petiote et Mamé montent le camp sous l'abri précaire d'une station-service en ruine. L'endroit est un refuge bien connu des voyageurs. Mamé prend des fontes du cyclo deux épaisses couvertures de chanvre et de coton, un réchaud et ce qui reste de leurs vivres pendant que la fille va tirer de l'eau aux pipelines reconvertis. La longue nuit sélène s'apprête à tomber. Les deux femmes mangent rapidement sans se regarder, concentrées sur le riz gluant, très chaud, qui leur remplit la bouche et détend leurs estomacs. Parfois elles lèvent un œil vers la voûte, cherchant les étoiles éclipsées par la brume de Terre.

Sous sa couverture bien chaude, Petiote somnole. Le corps las fait masse mais l'esprit qui s'endort est nu et délecté, attentif. Chez la fille, le sommeil s'annonce en grandes pompes, trompettes aux lèvres et tambours battant ; la plus fugace vision gonfle démesurément, transmute toute pensée en épopée absurde, le moindre fantasme devient désir impérieux et convoque un chœur d'âmes inquiètes. Maintenant, la fille peut tout ; elle vole dans les airs sans avoir jamais vu d'oiseaux, tient des conversations sonores, siège en majesté sur un trône de cristal, adorée par tout un peuple qu'elle aime et qui l'aime en retour. Là elle exerce librement sa plus secrète fantaisie, sublime dans ce qu'elle a d'impossible : être autre et être ailleurs.

Au matin sa conscience en distillera quelques fades réminiscences – des tragédies mesurées avec pour théâtre le seul horizon que sa mémoire produit sans effort : la plaine, morne, grise, émaillée de cratères et de ruines – avec parfois, l'intuition fulgurante d'une absence que rien ne peut combler.

Ce soir, le sommeil s'annonce mais ne vient pas ; elle se surprend à envier la vieille, leurs rôles sont échangés, d'habitude c'est Petiote qui ronfle et Mamé qui poireaute. D'habitude la vieille titube sur ses ergots, mais se refuse à dormir. Sa conscience retient l'éveil avec un instinct de bête increvable, garde les dents plantées dans ses yeux grands ouverts, voudrait régner sur sa chair, en souffrir toutes les affres car une fois ralentie la mécanique du corps, du sommeil ou de la mort, la vieille soutient que, ma foi, la différence est mince. On imagine sans peine l'effroi quand son corps

en coche cabossé s'adosse au crépuscule. Immobile. Où s'enfuit la conscience, chaque fois que la voiture se fige ?

La Terre est levée. Ce n'est pas sa lumière qui dérange Petiote, mais une vibration. La fille écarte ses couvertures et s'allonge sur le ventre à même la Lune. Son corps plaqué n'est plus qu'un grand tambour de peau tendue ; lorsqu'elle expire, un nuage de poussière s'envole. Elle capte un rythme, non, plusieurs, entremêlés mais dissociables qui composent les uns contre les autres. Un corps aux mille membres frappant une pulsation inédite.

Ses yeux se rouvrent et passent sur Mamé. Une condensation régulière flotte autour de sa bouche ridée. Petiote pense : Mamé a le sommeil d'un mort ou pas de sommeil du tout, elle craint bien trop ce qui se passe entre les deux. Les mains sur la tête elle tente d'échapper à la vibration : en vain. Elle se lève et marche en cercle – mais doucement ! Si elle réveille la vieille de son pieu d'airain c'est la baffe assurée. Curieuse elle regarde du côté de la vibration, main en visière. De l'autre côté du cratère qui borde leur refuge, une fumée rouge stagne au ras du sol, si loin qu'elle disparaît presque derrière les aspérités du paysage. Petiote se rassied. Se relève. Avance, revient sur ses pas, furète dans son paquetage pour trouver un bout de collation. La température a chuté et elle sautille un peu sur place pour se réchauffer. Pour finir, elle jette un œil exaspéré sur la vieille qui dort. Reluque le coin de nuit rougeâtre – et la vibration qui lui chatouille la plante des pieds non d'une bobine à brèche ! Fâchée contre ce phénomène qui la tire de sa rêverie et l'oblige même à se lever pour aller voir, la fille s'écrie en silence : Qu'ils l'attendent : elle arrive !

Elle trotte le long du cratère. La ligne sombre du précipice n'est pas difficile à suivre. Chaque foulée qui la rapproche des nuées rouges accroît les vibrations. Elle chemine en mystique à travers une atmosphère martelée, si épaisse qu'elle lui semble opposer résistance. Sa marche devient une croisade épique, une mise à l'épreuve, orchestrée par des esprits malins qu'elle doit déjouer. Tout lui est interminable mais malgré le froid, la fatigue et la sueur qui lui coule entre les yeux, elle est certaine d'atteindre un point de culminance.

Sa destination se dévoile par petites touches. Elle franchit l'abord d'un large campement, enjambe les paquetages défaits, circule entre les bivouacs déserts d'où s'élèvent des odeurs de nourriture. Une peur enfantine lui gèle les tripes, celle d'un monde où tous les Hommes ont disparu, elle qui craignait les inconnus craint

maintenant pour leurs vies ; la source de la vibration peut les avoir tués ou pire, les avoir fait disparaître, elle guette avec inquiétude derrière les rochers et les véhicules, passe sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller les idées que ses cauchemars lui soufflent ; chaque fois que son pied trébuche ou qu'une brise l'effleure, c'est une ombre qui l'attaque.

Le rouge provient d'un cirque caverneux, un cratère usé. Il y a au centre un grand brasier de cristaux à l'odeur minérale. Dans sa fosse et tout autour, danse et festoie une jungle humaine. C'est la plus nombreuse assemblée que Petiote a jamais vue.

Aux franges du cirque des familles entières sont installées sur les hauteurs de larges gradins, leurs petits groupes scellés en noyaux de chair aux visages indécélables. Les étages suivants sont pleins d'étincelants personnages, vêtus de tuniques rapiécées ou de pagnes luisants ; ils s'interpellent avec de grands gestes provocants et il y a dans leurs yeux quelque chose de la passion. Plus elle descend vers l'arène plus il y a d'hommes et de femmes debout, crochés les uns les autres, les plus petits hissés sur les plus grands. Toutes leurs figures sont baignées de pourpre : toutes glissent vers le foyer sans l'atteindre dans une vis sans fin.

Autour du foyer gravite le Spectacle. Un maelstrom tournoyant où parade une hydre humaine armée d'outils aux formes bizarres, dont certains suspendus comme d'encombrants bijoux. Petiote s'approche d'eux les mains en avant : ce sont des jouets qu'elle voudrait saisir, de petits soldats brillants, des poupées avec des tutus de paille. Les joues gonflées soufflent dans des tubes qui vont en s'évasant, les paluches battent de larges boîtes métalliques. Ils sont vingt, trente peut-être au centre de l'arène, balancés d'avant en arrière par grandes saccades, leurs pieds nus montant et descendant, la tête secouée de spasmes *et tous en même temps se baissent, se relèvent, ensemble agitent leurs outils...* La fille ne saurait dire à ce stade si le son précède la vibration ou l'inverse.

Soudain, l'intensité de la danse diminue, le troupeau bariolé ralentit, s'arrête. Aussitôt l'air regagne sa légèreté. Le corps encore imprimé de secousses, la fille se laisse tomber sur le premier gradin venu et s'étonne. L'illusion s'est éteinte. Le brasier consume un rouge fadasse, les hommes et les femmes sont des formes abstraites qui se repoussent lorsqu'elles se touchent, indéfinies, indifférentes, condamnées à l'arrière-plan. Le sont-elles advenues, où l'ont-elles toujours été ? Ses pieds ne la relient plus au reste du monde, sa peau n'est plus réceptacle de l'intuition sonore. Son cœur s'épuise à frapper sa poitrine, un appel désespéré auquel rien ne répond.

La fille flotte dans cet air à essence négative. Plus jamais elle ne connaîtra la quiétude des sourds : la musique l'en a dépossédée.

*

Le lendemain sur la route qui les ramène au village, la fille bouillonne. Dans sa gorge gratte un rythme-mémoire qui lui bat jusque dans la colonne et la tient éveillée, dure comme la remorque dans laquelle elle se musse. Cet air qui l'habite entraîne une réflexion erratique, sous-jacente. Elle ose à peine y penser, alors la laisse vivre, croître et multiplier, la laisse dérouler son fil et contourner ses impasses.

Au fond de son crâne, la petite saccade revient et elle se rappelle ces tragédiens dans l'arène comme des soldats en campagne, touchants et soudés. Le manque la taraude déjà. Elle voit bien, maintenant qu'elle traverse les rues blanches de son village, que les siens ne sont ni soldats ni tragédiens, que tous ignorent ce que la musique peut faire au cœur.

Pipe au bec, Mamé Cat surveille Petiote, dont le torse plat affronte sans frémir le vent tiède. La tête de la fille oscille d'avant en arrière, le petit pied nu marque un rythme.

La vieille a beau tendre l'oreille, elle ne l'entend pas.

L'autrice se trouve dans la case "trilogie de science-fiction en cours" du monopoly éditorial. Elle bande ses muscles imaginaires pour sauter dans la case "éditée et millionnaire" et espère au moins atterrir sur "manuscrit satisfaisant, piochez une carte chance".

L'Homme en trop

Audrey B. Schmitt

Rhône (69)

Il y avait un homme en trop dans l'immeuble.

Ce n'était pas une impression : le syndic l'avait écrit noir sur blanc dans un courrier glissé sous chaque porte.

« Suite à une régularisation, un occupant excédentaire a été constaté. »

Personne ne s'était senti concerné. C'était rassurant. L'homme en trop était forcément ailleurs.

Les jours suivants, l'ascenseur s'arrêtait plus longtemps entre deux étages. Les boîtes aux lettres semblaient pleines sans l'être. On croisait parfois quelqu'un dans le hall sans parvenir à se souvenir de son visage une fois dehors.

J'ai commencé à me méfier quand ma voisine m'a demandé, très sérieusement, depuis quand j'habitais là.

- Depuis dix ans, ai-je répondu.

- Ah, a-t-elle dit. C'est beaucoup.

Elle a refermé sa porte comme on ferme un dossier.

Un nouvel affichage est apparu dans l'entrée :

« Merci de signaler toute présence superflue. »

Le mot superflue m'a gêné. J'ai vérifié mon nom sur la liste des copropriétaires. Il y était. Mais mal centré. Comme ajouté après coup.

Au travail, on m'a proposé un entretien « de clarification ». Mon poste existait toujours, mais mes missions semblaient facultatives. On me remerciait pour ma discrétion, mon adaptabilité, mon absence de nuisance.

- Vous comprenez, m'a dit la responsable, il faut parfois réduire sans supprimer.

Dans la rue, les gens me frôlaient sans me voir. Les vitrines ne me renvoyaient plus tout à fait mon reflet. Je persistais, mais faiblement.

Hier, j'ai reçu une lettre du syndic.

« Après vérification, l'homme en trop a été identifié. Merci de libérer les lieux. »

Je n'ai pas protesté. J'ai descendu les escaliers sans bruit. Personne ne m'a retenu. En sortant, j'ai regardé l'immeuble : il paraissait enfin équilibré.

Ce matin, je suis passé devant. Une affiche annonçait :

« Problème résolu. Merci de votre compréhension. »

Je crois que c'était moi.

Mais je ne suis plus sûr d'avoir tout compris.

Dès le lendemain, dans ma chambre d'hôtel, le sentiment d'étrangeté recommençait. Tout repartit de la cuillère.

Chaque matin, je prenais la même. Une petite cuillère en inox, légèrement tordue, qui avait survécu à plusieurs déménagements et à un divorce. Elle était fiable. Elle faisait son travail sans commentaire.

Un lundi, elle refusa.

Je la plongeai dans le café. Elle resta droite. Pas de résistance héroïque, pas de bruit. Simplement immobile, comme si le liquide n'était plus concerné.

J'essayai une seconde fois. Même résultat. Le café frissonna, la cuillère non.

- Très bien, dis-je.

Je pris une autre cuillère. Elle fonctionna. Le café tourna. Tout semblait réglé. Pourtant, je sentais une tension. La première cuillère était toujours là, sur la table, innocente et sèche.

Le lendemain, elle recommença. Puis ce fut au tour de la fourchette. Puis d'un bouton de chemise qui refusa d'entrer dans sa boutonnière, sans raison mécanique identifiable.

Les objets n'étaient pas cassés. Ils coopéraient ailleurs. Juste pas avec moi. Pas maintenant.

Au travail, mon stylo écrivait mais uniquement des mots que je n'avais pas pensés. Chez moi, la porte s'ouvrait vers l'intérieur quand je tirais vers l'extérieur. Rien de spectaculaire. Juste assez pour m'épuiser.

Je n'en parlai à personne. Comment expliquer qu'une cuillère avait décidé de ralentir ma vie ?

Un soir, en rentrant, je trouvai la table mise. Les couverts alignés. La fameuse cuillère au centre. Elle brillait légèrement.

Je compris alors :

ce n'était pas une révolte.

C'était une organisation.

Depuis, je fais attention. Je demande avant d'agir. Je touche les choses doucement. Certaines acceptent encore.

La cuillère, elle, remue le café quand elle veut.

Et, honnêtement,

je préfère attendre.

Audrey B. Schmitt, de la région lyonnaise, la quarantaine, s'essaye à l'écriture.

Un papillon qui n'aurait pas d'ailes

Marie Derley

Belgique

J'ai toujours eu envie de te raconter ma vie. Mais à quoi bon : je suis l'inexistant, l'avatar, le subsidiaire.

Pourtant, j'ai une adresse courriel, une adresse postale (chez un ami) et un numéro de téléphone (celui d'un autre ami), un statut amoureux (séparé), un enfant auquel je suis attaché (la fille de mon ex) mais aucun que j'aie engendré, une date de naissance (qui tombe un jour férié), un âge (quadra). Je suis aussi un auteur de brefs poèmes en trois lignes d'origine japonaise, des haïkus qui parfois sont publiés et parfois gagnent des prix.

Mais je n'ai pas d'image car je n'existe pas.

T'écrire comme on lance une bouteille à la mer, comme on déchire le voile, comme on force la main. Que feras-tu de ma lettre. En 2017, une auteure de haïkus m'a donné la vie en me donnant ses mots et depuis lors, j'erre dans un monde où je n'existe que par elle et les mots qu'elle me prête. Comme la muse du poème de Verlaine qui n'était « ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre », je ne suis ni vraiment elle et pas vraiment un autre. Je ne sais pas qui je suis.

Un jour, peut-être, elle dira « C'était moi » et je disparaîtrai comme le génie de la lampe qui se dissipe en fumée. Ou bien elle mourra sans avoir rien dévoilé, et je resterai enfermé dans mon identité comme le génie prisonnier de la bouteille scellée. Qu'advient-il alors de moi ? Qui saura que j'ai existé et qui j'étais ? Irréel hors de la sphère de son esprit, je suis sous son emprise.

nuage passager
les yeux d'un inconnu
dans le reflet

Comment entendras-tu mon histoire ? Toi qui es vivant, me comprendras-tu ? Seras-tu le fil sur lequel se détricotera mon mystère jusqu'à me mettre à nu ? Je ne réfléchis pas comme elle. Dans son cerveau, il y a deux personnalités, deux vies qui se côtoient, se superposent. Moi non. Je suis seul et j'étouffe dans le champ de son imaginaire. Elle me néglige bien souvent. Dans les concours à thème imposé, quand les soumissions multiples sont autorisées, elle me donne les moins bons textes, je m'en rends bien compte. Tu me diras que le commissaire Maigret ou Bob Morane n'existent pas plus que moi, mais ce n'est pas pareil : *moi, j'écris*. Même si le corpus de mes publications est en fait un deuxième volet de son corpus à elle, le mien est de nature fantomatique, réel-irréel. Quand mes textes seront lus en sachant qu'ils sont d'elles, ils acquerront un autre sens qui, en superposant sa voix à la mienne, fera disparaître le fantôme que je suis.

Elle écrit sous pseudonyme comme on accouche sous X. Un dédoublement de vie, le nouvel embranchement d'un chemin qui fourche. Pour Rimbaud comme pour moi, *Je est un autre*. Je suis l'invisible, l'immatériel qu'elle a inventé pour écrire dans la peau d'un homme. Parce que sa tête de femme est parfois celle d'un homme, et aucune des deux têtes ne veut s'étioler, aucune voix ne veut se taire. Fruit d'un dédoublement de sa personnalité, je suis une extension d'âme comme il existe des extensions de mémoire RAM, une démultiplication de vie. Comme le jeu de caléidoscope qui, d'une même réalité diffractée, donnerait des images différentes.

photo d'une femme
hachurée par le soleil
derrière la jalousie

Comment réagiras-tu quand tu sauras qui tu écoutes ? Ton regard va immanquablement muer. Le sens des écrits va glisser. Ma voix dans ton esprit résonnera différemment. Pourquoi les mots n'ont-ils pas le même sens quand ils sont dits par un homme ou une femme ? Pourquoi la douceur amoureuse ne rend pas le même écho quand elle est chantée par l'un ou par l'une ? Pourquoi les mots tendres d'une femme semblent plus mièvres que ceux d'un homme ? Un texte a souvent meilleur air s'il est signé d'un homme, surtout en poésie.

Être poète, c'est jouer le jeu, jouer le 'je' des mots. Ce qu'il faudrait, c'est échapper au genre, à l'âge et à l'apparence, à la classification sociale. Il faudrait pouvoir se présenter aux autres, transparent de tout à priori. Dans un délire spécial, j'imagine que tout le monde, homme et femme, se couvrirait volontairement d'un voile

opaque, des pieds et à la tête, et que nous devenions de purs esprits capables de se débarrasser d'une apparence qui nous encombre quand elle ne nous sert à rien. Être un pur humain dans le rapport à l'autre. Mais même notre voix et notre diction révèlent un genre, un âge, un statut. Mes fantasmes tournent court.

En m'inventant, elle veut faire faux bond à la lecture biographique. Par moi, elle peut écrire des choses passées, supposées ou imaginées, issues d'une biographie révolue ou rêvée. Par moi, elle se dédouble, se démultiplie, exposant une personnalité au carré, au cube.

cloisons de papier
les ombres indécises
d'un matin fragile

Pygmalion est tombé amoureux de Galatée, la statue créée de ses mains à laquelle la déesse de l'amour a donné vie pour qu'ils puissent s'aimer. Ma Pygmalionne n'est pas amoureuse de moi, elle se sert de mon personnage. Quand je reçois un courriel, quand elle parle en mon nom et exprime mes pensées, elle ressent une sorte d'imposture malgré sa sincérité. Dans le milieu littéraire, elle ne parle jamais de moi. Elle m'a dévoilé à ses collègues de travail qui s'en amusent. Certains y voient la pratique courante, pour les auteurs, de prendre des alias et des pseudonymes. L'ami qui a inscrit mon nom sur sa boîte à lettres prend ma défense.

Sur les anciennes cartes de l'océan Atlantique, apparaissaient des îles qui n'existent pas. Non qu'elles soient imaginaires, mythiques ou littéraires, leur existence n'était pas mise en doute, mais elles étaient nées de *fata morgana*, de mirages, de confusions avec des continents ou des banquises, de marins qui s'étaient trompés ou qui avaient trompé leur entourage, comme la terre de Bradley ou la terre de Crocker. Ces îles ont existé très longtemps avant d'être retirées des cartes marines. Je suis, comme ces îles fantômes, un auteur fantôme dont on retrouve le nom sur la table des matières des revues ou au palmarès de concours. Un jour peut-être, un explorateur sagace fera la preuve que je n'ai jamais existé. Toi qui me lis, peut-être, tu me sortiras de l'ombre.

« Il ne lui manque que la parole » dit-on d'un chien. Moi, pareil. J'ai des mots mais pas la parole. Si le battement d'aile d'un papillon peut déclencher une tornade à l'autre bout de la planète, alors je suis un papillon qui n'aurait pas d'ailes.

Marcellin

Marie Derley, auteure belge, a publié des nouvelles, poèmes, haïkus, tankas, haïbuns et pantouns dans des recueils personnels ou collectifs et de nombreuses revues. Titulaire d'un master en histoire de l'art et archéologie et d'un bachelor en droit, elle travaille au 24e étage d'une tour de verre dans la capitale belge (ou en télétravail). Écrit pour exister plus.

The Greatest

Jean-Bernard Vanier

Vienne (86)

Il y a.

Il y a ce même instant.

Cette nécessité de se confier uniquement à son cerveau. De le laisser créer des ailleurs.

Des ailleurs doux.

Permettre à mes sens de ne plus rien percevoir et surtout pas les bruits. Ou plutôt n'entendre qu'un joli murmure, un gazouillis ou même le froissement des ailes d'un insecte. Le clapotement de l'eau, sa régulière infinitude.

Pour s'y trouver soudainement.

Envahie de protection.

Il y a.

Il y a de brefs retours à l'instant.

Cette nécessité pour le cerveau de s'abreuver de réalité en consacrant la totalité de son fonctionnement à sentir ce qui est douloureux : le cri ; les claquements secs, ceux étouffés ; l'odeur acide, la violence des traits ; la multiplication des points douloureux sans ne plus savoir les situer ; cette malheureuse nécessité de respirer.

Cruellement.

Il y a.

Il y a toujours un après.

Cette nécessité de vivre encore un peu. Un peu.

Seulement pour atteindre la prochaine fois.

Il y a cet après qui oublie, recroquevillé sur lui, de se poser les pourquoi. Ou plutôt de toujours orienter les chemins vers sa propre culpabilité. Pourquoi laisser faire ? Pourquoi continuer ? Ce n'est même pas la peur. Même pas. Mais ce sentiment vissé de n'être personne. De n'être tellement rien.

Il y a.

Il y a le souvenir du commencement.

Cette nécessité de se laisser si facilement embarquer par le « tellement bien » du « commencer ».

Il faut si peu de choses pour me retourner longuement : dire qu'on m'aime ou me faire comprendre que je suis digne d'intérêt plutôt.

C'est d'une redoutable efficacité. Au point de me crever les yeux en réussissant à me boucher le nez en même temps.

Moi, qui me suis toujours vantée de cerner la psychologie des autres.

Tout avait continué avec une incroyable et cruelle logique : les douceurs d'attention, de caresses et de sourires bienveillants balayés. Balayés par la force de l'habitude, la fatigue conjointe, les faiblesses et leurs palliatifs. Pour en arriver à l'agacement.

D'abord un agacement latent. Un agacement que j'ai lu dans ses yeux, son indifférence ou ses répliques tranchées.

Je n'ai rien dit.

Il y a.

Il y a les prétextes. Il y a les bonnes excuses, les imaginaires auxquelles il croit pour continuer de se regarder en se rasant.

Il y a d'abord les mots qui frappent la moindre parcelle d'estime de soi. Et puis la première gifle qu'il donne sans vraiment porter son coup.

Il y a la première reçue qui ne fait pas physiquement mal mais qui me détruit si profondément, si irrémédiablement que je regrette que le coup porté n'ait pas tué.

Je n'ai rien dit. Je n'ai rien dit parce que je ne savais simplement pas quoi dire, pas quoi faire. Personne ne m'a appris.

Il y a la première. Je reste et convoque les suivantes. Une autre fois. D'autres simplement.

Simplement oublier. Oublier que je ne suis rien ou que je ne l'ai plutôt jamais été. Simplement prêter mon corps à mon cerveau. Mon cerveau dont la fonction primaire est juste la conservation.

Il y a les gifles qui ne suffisent plus et les prétextes qui deviennent des évidences. Simplement.

Il y a des constructions addictives dans lesquelles tout est millimétré pour faire et cacher.

Il sait si bien jouer en société.

Je le laisse si bien faire avec mon demi-sourire, mes yeux délavés, mes tonnes de maquillage judicieusement ajusté et mes canevas de boniments si convaincants quand par malheur je dois expliquer.

Il y a les pourquoi la nuit.

Il y a cette douloureuse évidence qui emmêle mon amour, mon affection, le malgré tout et la honte du trop tard ou du laisser faire.

J'ai si mal. Heureusement que je n'ai pas besoin de me raser. Parce que même les miroirs ne veulent plus de moi.

Il y a ce dernier coup qu'il va me donner. Je l'attends avec impatience et depuis si longtemps. Ce n'est pas que je veux en finir avec moi : je ne suis rien depuis si longtemps. Ce serait simplement ma manière de lui tendre la note sans avoir à bouger le petit doigt.

J'ai toujours tellement eu besoin qu'on fasse pour moi. Personne ne m'a jamais appris à faire autrement et j'aurais tellement voulu que ça soit lui.

Il y a.

Il y a mon pied sur sa gorge et le double canon du fusil.

Il y a le regard de ma petite fille. Indélébile. Accroché à ce petit coin de mon cerveau qui ne s'occupe pas de manœuvrer par instinct de conservation.

Il y a ce regard quand il a simplement levé la main sur moi.

Il y a ce regard que j'ai toujours attendu.

Il y a ce regard qui simplement me rappelle que j'ai toujours existé.

Que je ne suis pas rien.

Jean-Bernard Vanier a 56 ans et vit dans une commune limitrophe de Poitiers. Il exerce actuellement la profession de chef de service éducatif dans un établissement ayant en charge l'inclusion en milieu scolaire ordinaire des enfants et adolescents sourds.

Il est un gros lecteur, passionné des mots mais également de dessin et de musique. Il écrit pour lui depuis l'adolescence. D'abord un journal, puis des poèmes et des textes courts.

3 La belle rupture dans la continuité des textes. La belle page blanche. J'écris/Il écrit – ah, il va falloir trancher à la fin ! – mais que vois-tu, Narrateur : la page blanche ou ces petits murmures en police 10 ? Tu vas me/le voir, il le faut bien. Sans quoi... Sans quoi il faudra faire plus. Arriver au cœur de la page. Non. Pire ! Trifouiller les textes de tes auteurs chéris, Narrateur. Le frisson ! Frisson pour toi, frisson pour les auteurs. L'œil scrutateur, la recherche de l'écharde. L'amusement des lecteurs. Ou le scandale ?

Le Jeu du Je

Frédéric Darriet

Hérault (34)

Quand nous quittâmes l'autoroute pour rejoindre les mines d'argent de Calico, nous ne pouvions pas savoir que nous allions vivre l'aventure la plus effroyable de notre vie. Nous étions partis tôt ce matin de Las Vegas avec le van de Jeff pour nous rendre dans une région isolée du désert des Mojaves où, paraît-il, se trouve un village datant de la conquête de l'ouest américain. Une aubaine pour notre groupe dont le projet était de réaliser un film sur Calico et ses mines abandonnées. Nous avons opté pour un format docu-fiction caméra à l'épaule, du genre de ceux qui avaient été tournés dans les années deux mille par toute une tribu de jeunes déjantés aussi talentueux que fauchés. Le scénario avait été écrit par Jeff, Adèle en assurerait le montage, Anton se trouverait à la manette des sons et bruitages et Heidi aux effets spéciaux. Quatre jeunes passionnés à la recherche de la bonne fortune. Or ce que nous ignorions encore, c'est que notre petite virée dans le désert allait se terminer par un aller simple pour trois d'entre nous.

*

Dans la lumière rasante du crépuscule, le désert se teinte d'une couleur sanguine qui me refile des frissons. Sur la gauche, un panneau indique que le site minier de Calico se trouve à deux kilomètres de notre position actuelle. Calico est un village fantôme qui, jadis, avait connu son heure de gloire avec l'extraction du minerai d'argent. J'ai découvert l'histoire de cette bourgade et de ses mines dans un bouquin imprimé en 1970, un livre oublié sur une étagère de la bibliothèque universitaire de Boston. Je ne me l'explique pas mais j'ai lu ce livre comme on dévore un roman et c'est ainsi qu'au fil de ma lecture, j'y appris qu'un laboratoire avait été construit dans une galerie de mine. Une carte des lieux occupe les deux pages centrales du bouquin. Un simple manuel d'histoire en apparence si ce n'est que son titre, Le jeu du JE, ne cadre pas avec son contenu. J'ai passé des heures à potasser d'autres ouvrages sur le sujet mais aucun ne confirme l'existence du laboratoire. Comme il me paraissait étrange qu'un seul document parlât de cette installation, je partageai ma découverte avec mes trois compères. Un village fantôme, des mines abandonnées et un laboratoire secret... l'occasion était trop bonne pour faire un film original. Nous décidâmes donc de partir pour Calico et de résoudre ce mystère enfoui au fond

du désert. Comme demandé à la dernière page de l'ouvrage, j'ai replacé le livre à l'endroit précis où je l'avais trouvé à la bibliothèque universitaire de Boston.

*

Nous arrivâmes à destination avec la nuit. Nous ne nous attendions pas à découvrir des hôtels et des lumières partout mais là, force fut de constater que nous avions atterri dans le bled le plus paumé du désert des Mojaves. Isolé mais d'une beauté singulière. Calico avait été construit dans une cuvette entourée de collines caillouteuses. On avait édifié les maisons édifiées avec du bois et des tôles que le vent sec du désert avait incrustés d'une palette impressionnante de jaunes et de bruns. Mais le plus grandiose était ce ciel nocturne dépourvu de pollution lumineuse. Pareille à une envolée de diamants jetée là, au-dessus de nos têtes, la Voie Lactée coupait le ciel en deux dans le flamboiement de ses milliards d'étoiles. Un spectacle à couper le souffle. Le genre de vision que l'on admire en se demandant quelle sorte de hasard avait bien pu forger une espèce aussi belliqueuse que l'Homme.

- C'est quand qu'on bouffe ? demanda Adèle.

- Tu peux me donner une bière, s'enquit Jeff en l'attrapant par la taille.

Il frotta son ventre contre le sien en mimant une danse simiesque. Jeff était amoureux dingue d'Adèle, tout le monde le savait.

- *S'il te plait...*

- ... S'il te plait mon amour que j'aime tant, tu peux me donner une bière ?

Adèle alla chercher la glacière dans le coffre de la voiture. Anton ramassait le bois pour le feu. Heidi montait la tente à l'intérieur de laquelle nous allions dormir et travailler sur les tables de montage. Une fois le camp installé, nous mangeâmes une choucroute en boîte. Anton proposa de nous coucher tôt. Nous allions en effet devoir nous lever aux aurores demain pour commencer les repérages. Dans ce fichu désert où rien ne poussait à part des cactus, il n'était pas rare que le mercure frôlât les 45°C à partir de midi.

*

Le sommeil ne veut pas de moi ce soir, trop de fatigue, peut-être aussi trop de pensées qui se bousculent dans ma tête. Il me tarde demain pour partir à la recherche de ce laboratoire oublié du monde. Pourquoi n'existe-t-il qu'un seul livre qui révèle son emplacement ? Le jeu du JE. Quel drôle de titre... J'ai mené mon enquête sur ce bouquin écrit par un auteur anonyme et avoue n'avoir rien trouvé. Autant d'énigmes qui, je n'en doute pas, apporteront une note de mystère à notre film.

*

Pas même six heures du matin que le thermomètre affiche déjà 37°C. D'après le plan, le laboratoire se situe à l'intérieur d'une galerie dont l'entrée se trouve au sommet de la colline la plus haute du site. Une information utile quand on sait que pendant sa période la plus prospère, Calico comptait cinq cents sites d'exploitation. Jeff montra du doigt le relief qui lui sembla le plus élevé. La carte des lieux que nous avons pris soin de photocopier confirma son intuition. Il nous fallait pour y arriver, suivre le sentier sur deux kilomètres puis prendre plein nord en direction de la colline. À chaque heure qui passait, la chaleur grimpait d'un degré. Une vieille femme chevauchant un âne nous apparut soudain au détour du chemin. La bête avançait péniblement en dodelinant la tête. L'âncêtre et sa monture s'arrêtèrent dans un nuage de poussière que le vent sec du désert dissipa aussitôt.

- Vous allez où comme ça ? demanda la vieille. Y a rien ici qui puisse attirer des gosses de votre âge.

- Nous sommes venus pour faire un film, riposta Jeff, agressivement.

- Un film sur les mines d'argent, précisa aussitôt Anton d'un ton plus amical.

La femme fronça les sourcils. Elle se passa une main desséchée sur le visage.

- Si j'étais vous, je ferais demi-tour. À deux kilomètres en direction de Barstow, y a un marchand de souvenirs qui vend tout ce que pourriez désirer. Je crois même que ce brigand refourgue des pépites à des prix déifiant toute concurrence.

- Nous vous remercions Madame mais nous ne sommes pas venus ici pour acheter des souvenirs, insista Jeff agacé.

La vieille le regarda en mâchonnant ses lèvres. La chaleur qui montait du sol donnait l'illusion qu'elle et son âne s'évaporent dans l'air.

- Je vous aurai prévenus, conclut-elle en crochetant sa monture d'un coup de talons.

L'animal sursauta. Nous regardâmes la femme et son âne se dissoudre lentement dans la chaleur du désert.

*

Je dois dire que les propos tenus par la femme tournent dans ma tête comme un carrousel fou. L'âncêtre nous a conseillé de ne pas nous rendre aux galeries de mine mais sans nous expliquer pourquoi. Les gens du coin ne sont probablement pas habitués à voir débarquer autant de monde. Que penser alors de quatre jeunes qui déboulent comme ça pour réaliser un film sur les mines de Calico. Je me demande si la vieille n'avait pas lu dans nos cervelles, qu'elle savait

précisément pourquoi nous étions venus ici et ce que nous projetions d'y faire.

*

– Tu filmes ? demanda Heïdi à Jeff.

– Ça tourne ! rétorqua le jeune homme en pointant sa caméra vers la galerie de mine.

Cette dernière était à peine visible derrière la haie d'épineux. Des planches de bois craquelées par l'air du désert s'amoncelaient à proximité du puits de ténèbres. Elles avaient dû pendant un temps obturer l'entrée de la galerie. Cela voulait dire aussi que d'autres personnes avant nous avaient emprunté le passage.

Heïdi entra dans la galerie en faisant attention à ne pas se cogner la tête. Adèle se trouvait derrière elle, suivie de Jeff et d'Anton. Plus nous nous enfoncions dans le boyau, plus l'atmosphère sentait la pierre moisie. Des relents fongueux venaient aussi du fond du tunnel par vagues lourdes. Jeff actionna la torche de la caméra.

– Vous croyez qu'on continue ? couina Adèle. Je le sens mal ce plan. Je propose qu'on fasse demi-tour et qu'on aille filmer nos extérieurs dans le désert.

– Moi je continue, tonna Jeff obstiné. Qu'est-ce qu'on risque, ce tunnel est abandonné depuis un siècle au moins !

Adèle gémit.

– Je propose quand même que nous avançons avec prudence, conseilla Anton.

Toujours ce même boyau noir et sans fond. Sur le sol apparurent des objets qui n'auraient pas dû se trouver là, comme ce sac éventré, cette gourde cabossée, cette casquette déchirée, cette paire de lunettes brisées, cette montre cassée, même une bicyclette bouffée par la rouille. Nous marchâmes ainsi jusqu'à ce que nous buttions contre une écoutille en acier. Il était impossible d'aller plus loin. Anton nous fit remarquer que le volant qui commandait l'ouverture rutilait comme un sou neuf.

– C'est vrai ! s'exclama Jeff. Prends la caméra Adèle et filme-moi s'il te plait.

Le volant de l'écoutille tourna sans opposer de résistance. Une pure merveille de précision qu'il était possible de manœuvrer avec un seul doigt.

– Et comment tu expliques que cette porte fonctionne aussi bien ? laissa de nouveau tomber Adèle d'une voix blanche. Je propose qu'on referme vite ce machin et qu'on fasse demi-tour.

Jeff s'activa sur le vantail jusqu'à ce qu'un bruit de pêne résonne dans le tunnel. Un souffle d'air nous fouetta le visage.

– Qu'est qu'on fait ? lâcha finalement Anton.

– On y va ! aboya Jeff qui, déjà, tirait vers lui le lourd battant en acier.

*

Nous ne pouvions pas savoir qu'une fois l'écoutille franchie, celle-ci se refermerait automatiquement. Comble de la malchance, ce côté-ci de la porte ne possédait pas de volant. Faits comme des rats ! Nous nous trouvions à l'intérieur d'un cube d'une cinquantaine de mètres de côté. Des globes régulièrement espacés sur les murs et le plafond diffusaient une lumière pâle. Sur le sol de béton lisse se trouvait inscrit au pochoir : Le jeu du *JE*. Au centre du cube se trouvait un pupitre sur lequel reposait un livre.

– C'est quoi ce bouquin ? glapit Adèle.

Elle exhuma d'une des poches de son pantalon son téléphone portable.

– Pas un couic de réseau.

– Calme-toi ma puce, la réconforta Jeff.

– Je t'avais pourtant dit de ne pas franchir cette porte.

Le jeune homme resta de marbre.

– Cette inscription sur le sol... C'est le titre du bouquin qui nous a conduits jusqu'ici, constata Anton.

Son visage était maintenant aussi gris que les parois du cube. Le livre posé sur son socle se trouvait être l'exacte réplique de celui trouvé à la bibliothèque de Boston.

– C'est quoi ce blême ? demanda Heïdi.

– On est comme toi... on patauge, rétorqua Anton. On garde le livre avec nous. Il nous révélera peut-être des indices nouveaux.

Nous jetâmes tous des regards inquiets au reste du cube. Nous ne remarquâmes rien de particulier si ce n'est que partout où portait le regard, s'érigeaient d'hermétiques murs de béton.

– Ça va aller mon amour ? demanda Jeff à Adèle qui tremblait comme une feuille.

– J'ai froid ! réussit-elle à articuler entre deux claquements de dents.

La batterie de la caméra choisit ce moment pour montrer ses premiers signes de faiblesse. Les accus morts, nous ne pourrions plus filmer la suite de nos aventures. Heureusement que les globes maintenaient une luminosité à peu près constante... D'un coup la lumière baissa d'intensité. Sur le mur du fond, une porte jusque là invisible s'ouvrit en grinçant. Elle communiquait avec une salle de même dimension mais ici, pas d'inscription sur le sol, pas de pupitre ni de livre... *RIEN*... une portion de néant chichement éclairée par des globes de lumière en tout point semblables à ceux qui se trouvaient dans la pièce d'à côté. Pendant que nous regardions, hébétés, le volume aride de notre nouvel environnement, la porte se referma dans le claquement sourd de l'acier contre le béton. Adèle pleurnichait en se pelotonnant contre la poitrine de Jeff. Celui-ci

complètement dépassé ne savait plus que faire pour la réconforter. Heïdi s'était assise sur le sol. Anton réfléchissait, le regard vide.

– On fait quoi maintenant ?

La question d'Heïdi les fit tous sursauter.

– Je sèche, lâcha Jeff.

Casanova donnait sa langue au chat. Une véritable première dans l'histoire de leur groupe.

*

J'ai faim, j'ai soif et j'ai du mal à garder les yeux ouverts. Ma langue gonflée me paraît aussi rêche que du papier de verre. Le temps s'effiloche en des lambeaux de solitude douloureuse. Je m'allonge sur le sol en fixant les globes de lumière. Je vais mourir de faim et de soif, sans doute beaucoup souffrir aussi. Aux moments de désespoir succède cependant l'espoir de chaque instant... Instinct de survie sans doute... sexe, chaleur, enlacement, plaisir, gémissement, réconfort...

*

Jeff n'avait d'yeux que pour Adèle.

Heïdi et Anton se trouvaient adossés contre un mur, absents, comme apaisés.

Un bruit se fit brusquement entendre au fond du cube. Nous tournâmes tous la tête dans la même direction et quelle ne fut pas notre surprise de voir qu'une dalle avait glissé sous une autre. Était alors sorti du sol un autel sur le plateau duquel reposaient quatre bols de tailles différentes emplis de nourriture, une cruche contenant de l'eau et quatre timbales en acier. Jeff se leva le premier et prit le bol le plus grand. Heïdi attrapa le deuxième bol le plus grand et Anton le troisième. Ne restait pour Adèle que le bol le plus petit. Malgré la différence de volume des bols, nous mangeâmes tous de bon appétit. Adèle fut la première à être prise d'un haut-le-cœur qui lui fit vomir tout ce qu'elle avait ingurgité. Nous fûmes par la suite tous pris de violentes nausées. Le silence puis... plus rien... le néant.

*

Le voile de l'inconscience se déchire en me révélant une lueur indistincte. Mon ventre gargouille, je sens comme une main vicieuse qui me tire les tripes jusqu'à vouloir me les arracher. Mon regard tombe sur mes compagnons morts, leurs yeux ouverts sur un ailleurs inaccessible. Le chagrin m'étreint, j'ai envie de pleurer mais mes yeux restent secs. Je dévisage mes trois camarades. Mon Dieu, tous ces yeux vides de vie. J'inspire un grand coup. Ce que j'avais pris pour une lumière indistincte au fond du cube est en réalité une porte donnant sur l'extérieur. Pareille à une huître qui profite de la marée pour s'ouvrir, le cube s'est déverrouillé pour me laisser partir. Mais pourquoi moi ? Une onde de tristesse m'assaille mais je me console

en me disant que je vais enfin pouvoir me libérer de cette invraisemblable situation. Le livre trouvé dans le premier cube repose sur le sol. Je le ramasse et le plaque contre mon ventre. Il est désormais temps pour moi de franchir cette porte et de retrouver le monde des vivants.

*

La voiture avait été désossée puis incendiée. La tente contenant le matériel de montage avait de même été saccagée. Ne me restait plus qu'à rejoindre la route à pied pour faire du stop. Qu'avais-je fait ou au contraire pas fait pour mériter de survivre à mes compagnons ? Je marchai le reste de la journée vers ce qui me parut être la bonne direction et m'arrêtai lorsque les derniers rayons de soleil atteignirent l'horizon. Une grande lassitude me submergea. Il me fallait dormir et attendre le matin pour atteindre la route. Je pris la décision de m'allonger entre deux cactus en me recouvrant les jambes et le torse de sable. Je dormis d'une traite jusqu'au lendemain. Ce fut un rat-kangourou qui me réveilla en me fouettant le visage de sa queue. Je me redressai le cœur battant. Ma bouche était sèche, mes yeux irrités, mon estomac grondait. Je poursuivis mon chemin en direction de la route que je finis par atteindre avant midi. Par chance, la silhouette d'un camion apparut, tremblante dans la chaleur du désert. Le poids lourd s'arrêta dans un concert de ferraille malmenée. Une portière s'ouvrit. Au volant se tenait un Indien aussi sec qu'une épine de cactus.

– D'où tu viens toi ? me demanda le camionneur.

Je montai dans la cabine et regardai la route devant moi. Mes entrailles lâchèrent une plainte.

– Il y a une barre de céréales dans la boîte à gants, reprit l'homme en desserrant le frein à main. M'est avis que tu n'es pas du coin toi ?

Je fermai les yeux tout en me délectant du sucre qui fondait dans ma bouche.

– Vous avez de l'eau s'il vous plait ?

L'homme me tendit une outre qui puait le cuir mal tanné mais je bus aussi longtemps que mon souffle me le permit. Les visages de mes trois amis morts passèrent devant mes yeux. Je réprimai un sanglot.

– Merci de vous être arrêté, dis-je en fixant le goudron que le camion avalait à vitesse constante.

– Me demande quand même ce que tu fous sur cette route en plein milieu du désert, bougonna l'homme impassible.

– J'ai perdu mon chemin, répliquai-je en serrant plus fort le livre du *Jeu du JE* contre ma poitrine.

*

Je retournai à l'université où je ne parlai bien évidemment à personne de ma sinistre épopée. Mon désir fut grand de tout raconter au shérif du comté mais je me disais qu'on me poserait des tas de questions auxquelles je n'aurais pas de réponses. Peut-être même qu'on m'accuserait de la mort de mes trois camarades. Non, j'avais décidé de me taire et d'attendre que l'affaire se tasse. Et même si le remords m'assaillait à chaque seconde qui passait, j'affrontais le temps en essayant de me concentrer sur les bons moments. Huit mois après mon retour de Calico, je reçus un SMS me demandant de me rendre à une adresse précise pour y prendre les nouvelles instructions du jeu du *JE*. Quelle drôle d'idée. Qui étaient ces gens ? Et pourquoi avoir attendu aussi longtemps avant de prendre contact avec moi ? La curiosité l'emporta. Je me rendis à l'adresse indiquée. Un homme cagoulé m'y attendait devant un immeuble abandonné. Il ne prononça pas un mot. Il me tendit une enveloppe que je pris sans poser de question. L'individu s'en alla et disparut au détour d'une ruelle. De retour chez moi, j'ouvris le pli. Une lettre et un billet aller-retour pour Miami s'y trouvaient. Je lus le mot avec appréhension :

« Vous avez survécu à l'épreuve des cubes mais pour appartenir à notre congrégation, il vous reste deux exercices de style à exécuter. Le premier consiste à vous rendre à l'université de Miami pour y déposer dans sa bibliothèque le livre du *jeu du JE* que vous avez trouvé dans le premier cube. Le deuxième exercice consiste à rédiger votre histoire en y enserrant des *passages en italiques* empruntant le *JE* anonyme. Une fois le livre rangé dans la bibliothèque et votre histoire rédigée, nous vous transmettrons l'adresse du lieu où se déroulera l'étape suivante du jeu.

Avec toute notre reconnaissance et notre plus profond respect.

Les Seize. »

Selon les exigences des Seize, je me rendis à l'université de Miami pour y déposer le livre. Je choisis une étagère poussiéreuse où s'y trouvait déjà une trentaine de vieux ouvrages. Le jour viendra où quelqu'un lira le livre et y découvrira à son tour l'existence du laboratoire de Calico. Je vous l'assure, il est difficile de résister à l'appel du jeu du *JE*. Je me remémore le premier cube, l'autel qui est apparu des profondeurs du deuxième avec, posés sur son plateau, les quatre bols de tailles différentes. Autant de volumes distincts qui auraient pu infléchir notre comportement. Nous aurions pu partager la nourriture équitablement mais dans le cas de cette alternative altruiste, nous serions à ce jour, tous morts. En effet sur les quatre bols, du plus volumineux au plus petit, les contenant un, trois et quatre contenaient un poison mortel. C'est douloureux à dire mais ça été le comportement égoïste de chacun des membres de notre groupe qui m'a permis, à moi, de survivre. Je me sens triste mais pas coupable, une simple histoire de chance, oui... une simple histoire de chance.

Comme demandé dans la missive des Seize, j'avais écrit mon histoire empruntant le *JE* anonyme. J'ai toujours eu un faible pour les drames et sur ce point, je m'entendais bien avec feu, le jeune homme taciturne à qui j'avais offert mon corps dans le deuxième cube. Un acte purement sexuel répondant à une pulsion elle-même dictée par le désespoir. De cette union est né un petit garçon à qui j'ai donné le nom de son père décédé. Anton junior babille dans la chambre d'à côté. Ses cheveux sont noirs comme son géniteur, ses yeux gris et sa bouche fine. Anton est âgé de trois mois et c'est déjà le portrait tout craché de son père. Deux vies contre trois morts. Le hasard du jeu du *JE* est impitoyable mais je lui dois ma vie ainsi que celle de mon fils. Une simple histoire de chance teintée d'égoïsme. Un hasard cruel et cynique que les Seize attendent ce soir que je leur raconte dans mon récit empruntant le *JE* anonyme.

... Trois coups résonnent à la porte d'entrée. J'ouvre et découvre posé sur le seuil un colis soigneusement ficelé. Mes mains dérapent sur le carton. Je prends une paire de ciseaux pour couper les deux rubans qui le maintiennent fermé. J'y découvre à l'intérieur, une robe rouge pour moi ; un ensemble pantalon, chemise et veston gris pour mon petit Anton, un masque facial de porcelaine blanche, un flacon en cristal contenant un liquide ambré et un carton d'invitation. Je remarque que le bouchon de la fiole est scellé à la cire. Je prends le pli et le lis :

« Le moment est venu pour nous de défier une nouvelle fois le jeu du *JE* par la ronde des flacons. Il ne vous aura pas échappé que nous sommes Seize et que nous continuerons à être Seize, quel que soit le nombre de personnes qui survit aux cubes. Un évènement aussi imprévu qu'exceptionnel modifie toutefois les règles du jeu. Cet évènement, vous l'aurez compris, est la naissance de votre fils Anton. Sa conception entre les murs du deuxième cube lui attribue, de droit, le statut de sociétaire jusqu'à sa majorité. Il sera donc pendant ce temps dispensé de la ronde des flacons mais tel n'est pas le cas pour les dix-sept autres membres de notre congrégation. Ne pas dépasser seize signifie que deux d'entre nous mourront ce soir. Sur les dix-sept flacons distribués, deux contiennent une liqueur empoisonnée.

Un chauffeur masqué viendra vous chercher à vingt et une heures pour vous conduire, votre fils et vous, à l'endroit précis où la destinée des Seize se scelle.

Veuillez l'accueillir masquée et le suivre sans poser de question.

Que le jeu du *JE* puisse de nouveau vous être favorable.

Les Seize. »

Mon regard n'arrivait pas à quitter le carton d'invitation. *La ronde des flacons*. Quelle diablerie ! Ce soir encore, il allait me falloir affronter les poisons et la mort. Je n'avais pas prévu que le jeu prenne cette tournure. Ayant échappé à la sentence des cubes, je m'étais stupidement imaginé pouvoir couler le restant de mes jours à l'abri du danger. *Quelle idiotie je fais*. Je secouai le flacon pour y déceler quelques corps en suspension. *Rien*. J'avais envie de vomir. J'inspirai et expirai plusieurs fois, lentement, afin de calmer ces bouffées d'angoisse qui me dévoraient de la tête aux pieds.

Vingt heures sonnèrent à la pendule. La trotteuse égrenait les secondes dans le silence habillé du glougloutement du réfrigérateur. Encore une heure à attendre. Pas de doute que ces soixante minutes allaient être les plus longues de ma vie.

Mon téléphone vibra.

Nouveau message des Seize.

« La ronde des flacons se déroulera juste avant la lecture de votre *JE anonyme*. Profitez de ces dernières heures pour intégrer dans votre récit les derniers rebondissements de votre époustouflante aventure. Nous sommes tous, du moins ceux qui survivront, impatients de connaître votre histoire. Sachez que si vous succombez à l'épreuve de ce soir, votre texte sera immédiatement détruit. »

Je crevai de trouille. Alors pour m'occuper, je relus et complétais mon histoire empruntant le *Je anonyme* en me disant que si je mourais, les Seize n'en prendraient jamais connaissance. Quel dommage ! Mais je me disais aussi que si une personne découvrait et lisait un jour ce récit, alors de source sûre, il saura que mon texte n'a pas été détruit et que j'aurais, une nouvelle fois, survécu au jeu du *JE*.

Frédéric Darriet, à la retraite désormais, a travaillé pendant plus de quarante ans sur les moustiques d'Afrique, de France métropolitaine et d'outre-mer. Il passe maintenant une partie de son temps à photographier ses amis les insectes et à écrire des nouvelles et des romans de science-fiction ou de fantastique dont beaucoup sont publiés chez différents éditeurs. Vous pouvez suivre Frédéric sur [Facebook](#).

La Force du groupe

Sana Sbouai

Sud de l'extramuros

Douleur dans la nuque, tension dans les épaules. Elle ressasse, elle le sait. Ses viscères sont une boule de nœuds, une boule remontée jusqu'au milieu de sa poitrine, des viscères emmêlés d'énerverment. Elle rumine même. Elle a mal.

Elle avance sur le boulevard. Aujourd'hui, il y a un soleil d'hiver qu'elle déteste, très blanc, dont la lumière éblouissante filtre à travers les nuages, et qui oblige à plisser les yeux quand on lève la tête. Le cortège de la manifestation s'est déjà lancé. Elle est en retard. Juste à peine. Juste de quoi éviter l'attente du début, et les piétinements. « De toute façon, à quoi bon ? » Encore une fois, une fois de plus. À quoi bon dire, dénoncer, pointer du doigt ? À quoi bon crier, hurler, invectiver ?

Tout est là, sous ses yeux. La nouvelle vérité, celle qui est opinion et qui appartient à chacun, et qui fait que les responsables politiques peuvent bien dire tout et n'importe quoi, faire fi des études, des recherches, des chiffres, des faits, et dire à voix haute que leur intime conviction c'est ça la nouvelle vérité.

« C'est troublant... » Parfois elle pense dans sa tête.
« À quoi bon ? » Parfois ses lèvres murmurent.

Son esprit devise. « Jacquete, même ». Son esprit tente de prendre toute la place. Mais son corps, lui, avance, à pas lents, certes, mais avance. Elle ne sait plus à quel moment exactement elle s'est laissée convaincre de venir, encore une fois, à « une manif de plus », alors que des mois durant déjà, ses hurlements dans la rue n'ont produit aucun écho.

La voici donc, n'y croyant plus, mais là, quand même, vidée de tout espoir d'un lendemain différent.

Son corps est en retard sur son esprit. Son corps n'a pas encore été gagné par la déception. Son corps croit au système de poussée et de force, action mécanique, exercée sur un objet ou une partie d'un objet, par un objet ou une partie d'un objet. Il croit encore que l'ensemble des forces appliquées à un objet a pour effet de lui

communiquer une accélération ou de le déformer. La foule, ici, pour éviter d'être déformée par la force du gouvernement, résiste, en lui appliquant une force contraire.

« Quand est-ce que les forces s'annulent ? Quand est-ce que l'une des forces communique une accélération à l'autre ou la déforme ? »

« À quoi bon ? » marmonne-t-elle. En s'approchant de la foule, elle se sent déformée. Son corps s'insère pourtant dans cette foule. Son corps a rattrapé le tout, il n'est plus un électron libre. Son corps y croit.

« Ne nous regardez pas ! Rejoignez-nous ! » La foule crie son message aux passants. La foule ne crie pas : « À quoi bon ? »

Les passants eux n'entendent rien, ils continuent d'avancer, sac de courses à la main, téléphone collé sous le nez. Ils avancent vers un ailleurs sans aspérité et sans contradiction sociale.

Les cris de la foule prennent le dessus sur le dialogue dans sa tête à elle. Et au moment où elle s'intègre dans la foule, le son immense d'un maillet qui frappe sur une grosse caisse rebondit dans le ciel. Elle sursaute, le son la frappe, elle inspire une bouffée d'air, elle expire. Enfin, elle respire. Fini le nœud de viscères. Les épaules se relâchent. La grosse caisse résonne encore, en rythme, quelque part dans le cortège, une batucada, sans doute, s'est mise en marche, lançant des sons dans les airs, joyeuses notes entraînantes qui se réverbèrent sur les murs des immeubles. Elles viennent la frapper, elle, en plein thorax. Maintenant, son corps est musique, et les murmures dans sa tête sont recouverts par les notes.

Et bientôt, les basses d'une chanson, crachée par des enceintes posées sur le camion de tête de cortège, résonnent dans son plexus solaire et son propre corps bat la mesure comme les autres corps dans la foule, à côté d'elle.

La voilà qui se dit « pourquoi pas, finalement... » Et alors qu'elle lève la tête, elle ne plisse plus les yeux. « Tiens, le soleil d'hiver a disparu. » La masse d'électrons crie de joie, crie de ralliement. « ... tous ensemble, tous ensemble ! »

Son corps et sa tête à elle avancent, au milieu des autres têtes et des autres corps, pour exercer ensemble une force contraire, résistance, pour déformer la force adverse. Ce sont les épaules des

voisins qu'elle sent contre les siennes, c'est la force des autres et la sienne mêlées. « Voilà, c'est pour cela. » Est-ce que sa tête a repris son bavardage ? Non, c'est son corps qui parle tout haut. « Pour être avec d'autres, au milieu d'un tout avec sa force, un tout qui croit en un lendemain différent. Pour sentir la musique rebondir dans mon cœur. » Son corps heureux se gonfle d'orgueil. « Un autre demain est possible. Nous leur arracherons des mains en les effrayant avec nos cris. » Dans la foule, l'énergie rebondit.

La foule qui avance toujours. Les enceintes qui jouent encore. « Quelque part, dans cette ville, il y a peut-être le silence et l'apathie, mais là, ici, il y a la force de la résistance. »

« C'est pour cela. » Épaule contre épaule, chaleur contre chaleur, ils avancent plein de joie.

Face à un tout, une molécule peut être avalée ou rejetée. Avalée, elle se dissout et vient renforcer la solution globale. Ainsi elle perd de sa concentration propre, mais vient renforcer la concentration du tout.

Là, tous, ensemble. Dans un groupe. « Et même si personne ne nous écoute, personne ne pourra dire que nous n'avons pas crié. » Pour quelques instants sa tête lui offre un répit, il n'y a plus de « à quoi bon ? » À la place, il y a la force d'une communauté inventée dans la rue, la force de la cité qui se matérialise. Le corps social réuni par choix. « Parce que demain il faudra bien vivre encore. »

La manifestation bientôt termine, le groupe doucement se défait. Il se dissout. C'en est fini de la résistance, c'en est fini de la force du gouvernement, c'en est fini de la force de résistance. À moins que chacun, dans son cœur, emporte avec lui l'énergie pour repousser.

Elle marche sur le boulevard en sens inverse, le ciel a bleui. La lumière blanche a disparu. Et dans son corps elle sent encore bondir la force du groupe.

Est-ce qu'elle rumine encore? Elle ne sait plus. Sa nuque ne lui fait plus mal, son pas lui semble plus léger. Et quelque part dans sa tête, elle bat encore la mesure.

Sana Sbouai est journaliste et étudiante en Création littéraire. Elle s'intéresse à la sociologie, à la politique et aux récits d'enquête. C'est la première fois qu'elle publie un texte de fiction.

4 Ô chère, nouvelle page blanche... Votre olibrius des caniveaux de pages, cette fois, plaide non coupable...

HORS CADRE

Autrice : **Alexandra G. Felan**
Titre : **Le Poids des coups de martinet**
Endroit : Ille-et-Vilaine (35)

Autrice et illustratrice, **Alexandra G. Felan** a grandi dans une ruralité isolée, auprès d'une famille d'ouvriers. Elle a déjà publié deux drames contemporains (*Le Petit chat*, *21 Main street*), son témoignage (*Et après le viol*) et d'autres textes existant via des maisons d'édition et revues. Elle a cette chance et en profite pour discuter sur l'intensité des mots durant des ateliers d'écriture. Vous pouvez suivre Alexandra sur [Instagram](#).

Elle était du quotidien, de celui qu'on ne change pas et qu'on épuise jusqu'à la poussière des os. Elle était salie, usée, abimée. Cette robe qui chaque jour retombait le long des bras allongés, tirés et traînés par le poids de la culpabilité.

Elle était d'un rose qui rend présentable, d'une poudre qui adoucit l'horreur.

Elle excède le corps. Elle se traîne. Elle se plisse. Et pour toujours, elle recouvre chaque orteil, interdisant toute trajectoire attendue. Elle définit pourtant les gestes possibles, la vitesse et la posture.

La robe sédimente et absorbe, elle déforme la perception. La perception que cette femme a d'elle, des autres, de ceux qui l'ont élevée - ou réduite. Cette femme peine à prononcer le je. Les ils, le ça, les eux communiquent bien plus de choses. Elle n'existe pas. Elle doit être cachée. Elle doit se cacher.

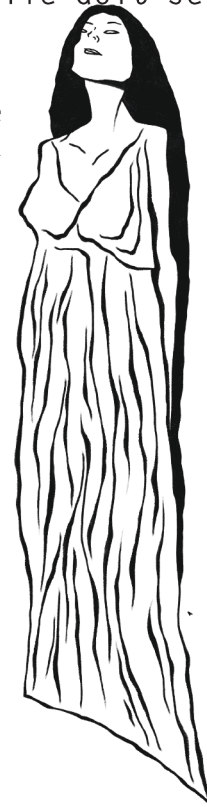
Se cacher de ? De l'amour polymorphe de parents pour qui tout s'est construit sans consentement.

Les pieds d'un lit écrasés sur un visage.

La violence imposée.

Eux aussi rêvent de disparaître, d'être précédés de leurs silhouettes. D'une robe dans laquelle ils pourraient se dissoudre. Elle serait trop longue, traînant derrière elle ce qui devrait être mis de côté. Mais exposant les formes des corps qui existent dans l'espace. Dans cette société.

Et puis, ce regard porté sur les parents, ceux qui n'ont pas les clefs, ceux qui reproduisent.



Il suffit d'une journée, une journée à entendre le témoignage d'une personne frappée par ses parents pour se prendre une gifle dans la gueule. De celles qui remplacent les coups de martinet, de celles qui les accompagnaient. Celles qu'ils utilisaient comme menace.

Ce témoignage ne lui appartenait pas, mais ce fut pourtant le sien.

Cette femme rêverait de porter autre chose, de ne pas avoir été configurée, d'être libre de ne pas ranimer un engrenage rouillé ou d'endiguer une colère qui n'a plus lieu d'être.

Cette complicité familiale aurait dû s'étouffer.

Il fut si facile de pardonner un souvenir enterré.

Il fut si difficile de réveiller une colère qu'elle refuse d'aussitôt voir s'estomper.

D'autres souffrances s'étaient accolées depuis l'enfance. Les coups portés par les parents ne devenaient rien, cette femme ne s'en emparait pas.

Impossible d'ajouter de la douleur à la mort.

L'agression.

Ce deuil, celui qu'on porte, celui qui s'écrase sous un corps meurtri par un compagnon. Celui qui aurait dû être pour la vie, et qui l'a stoppée net.

Cette mort, la sienne, était le résultat d'une verticalité ritualisée, à jamais léguée.

Celle-là même qui avaient forcé un jeune adulte à courir pour échapper aux coups de son père. Un grand monsieur, au teint rosé et un pif rempli de raisin qui préférait hurler sur sa femme et tabasser un gosse de dix-neuf ans.

Celui qui, des marques de poêle à fioul plein le dos, deviendra père à son tour. Père d'une femme en robe trop longue. Concubin d'une femme pleine de colère.

Dieu seul sait ce que cette mère a subi dans cette famille aimante, dans cette douce ruralité qui l'avait accueillie et éteinte. Elle ne voulait que recevoir, recevoir, recevoir. Et si sa petite fille ne lui donnait ce qui était attendu, alors la course commençait.

Autour d'une table, les yeux remplis de larmes et suppliant qu'on la laisse. Parfois effrayée des mots gueulés sur elle, parfois tétanisée par la gifle qui l'attendait ou terrorisée par le martinet que sa mère brandissait en la coursant.

Cette table était grande, mais ses jambes trop petites. Elle perdait. À tous les coups.

Peut-être avait-elle répondu.

Peut-être avait-elle provoqué.

Peut-être avait-elle accusé.

Qu'est-ce qui pousse une mère à porter une claque à la joue d'une enfant qui hurlait que sa camarade de classe ne s'était, elle, jamais pris le moindre coup ?

Qu'est-ce qui pousse un père, amusé de sa propre arrogance, à croire que les mandales prises plus jeune allaient servir à l'apprentissage d'une politesse qu'il ne portait pas ?

C'est ça qu'ils portaient.

Le poids des coups de martinet.

Textes

Rouge Grenadine

Gwenaël Galliot

Bretagne

Pour fêter cette énième esquivé, cette nouvelle victoire sur le sort, nous nous réunîmes pour trinquer. La bouteille de grenadine que Stéphane Caillart tenait par le goulot lui glissa de la main, et fut irrémédiablement attirée par le sol, où elle chut dans un fracas monstrueux. De petits cris percèrent les tympan sensibles, des sourcils se froncèrent mus par une aigreur soudaine, ou dû à une indisposition aux bruits.

Heureusement rien ne fut fatal.

Si ce n'est qu'à ses pieds nus s'étalait le liquide rougeâtre. Bien évidemment, quiconque fût entré en cet instant dans la pièce en aurait conclu qu'il s'agissait de sang. Que nenni. D'autant que le verre brisé en morceaux avait fui les pieds de Stéphane Caillart, comme de petits insectes pris de panique, les miettes avaient en quelque sorte eu la décence de s'écarter de l'homme pour ne point le blesser.

Même les choses, comme les éléments et certains êtres, facilitaient l'existence de Stéphane Caillart, lui ouvraient le chemin.

Cependant le sucre de la grenadine, lui, collait à ses pieds. Se sortir d'une telle situation paraissait impensable. Mais Stéphane Caillart fit un pas, puis deux : les morceaux de verre s'écartaient sur son passage, lui faisaient une haie d'honneur.

Considérant cette adhérence unique, qui pourrait vous paraître désagréable, Stéphane Caillart comprend tout de suite de quoi il retourne : le voici pourvu d'un nouveau don. N'importe qui d'autre courrait, si je puis dire, en direction de la douche, dans un bruit de succion écœurant, pour se débarrasser de cette infamie. Pas lui. Pas Stéphane Caillart.

Il entrevoit d'autres possibilités, toujours, en n'importe quelle circonstance. Ici, marcher sur les murs où ses pieds adhéreraient comme ceux d'une mouche, ou bien au plafond, tête en bas, un sourire suspendu aux lèvres, et c'est d'ailleurs en ce moment-même où vous me lisez que nous l'apercevons effectivement en train de mettre un pied au mur, puis deux.

Son génie nous dépasse — il est déjà à deux mètres du sol.

Le voici maintenant perpendiculaire à nous, le corps parfaitement parallèle au plancher — et ce dernier n'est pas en pente. Il marche avec une élégance non contenue, et même une fierté enfantine. N'importe qui à sa place aurait déjà chu, ou tremblerait à l'idée de choir sur un lit de morceaux de verre agglutinés se pourléchant les brisures.

Stéphane Caillart ne semble indisposé ni par ses pieds rouge grenadine ni par la couche de sucre cristallisé qui les recouvre. Il avance désormais au plafond, droit devant lui, puis de façon latérale, en pas chassés, sous le regard ébahi de tous. Ceux à qui il serait arrivé la même aventure s'essuient déjà les pieds dans une serviette au sortir de la douche.

Non seulement les pieds de Stéphane Caillart adhèrent au plafond avec une grâce inimitable, mais en plus la gravité semble avoir moins de prise sur lui. On dirait qu'il flotte. Plus probablement, la gravité l'épargne, la gravité est de son côté elle aussi, lui permet d'exister au-dessus des autres. Ce qui est littéralement le cas, puisqu'il marche au plafond. Il danse.

Et cette danse dessine une fresque des plus exquises, une œuvre d'art contemporaine rouge grenadine. Tous les petits rigolos, tous les Jeff Koons n'ont qu'à bien se tenir, voilà que surgit l'œuvre, la performance unique. Voilà qu'en un rien de temps se déploie ce qui fera bientôt de l'ombre à la Chapelle Sixtine.

On n'en veut pas à Stéphane Caillart de salir de taches rouges les murs blancs et le plafond jadis immaculés, puisqu'on n'est pas chez soi. De mon côté, je pense déjà à nettoyer, à repeindre lorsque toute cette mascarade magnétique sera terminée.

On ne lui en veut pas, il nous subjugué une fois de plus. Et je lui sais gré de déployer l'ampleur de son génie pour combler nos existences vides, mais je préférerais qu'il le fasse la prochaine fois dans un appartement qui ne soit pas le mien.

Alors qu'il continue de nous ébahir, je réfléchis au nombre de pots de peinture nécessaires pour parer au massacre. Mais quelle couleur choisir ?

Né en 1980, **Gwenaël Galliot** habite en Bretagne. Après avoir traversé à pied l'Islande, la Laponie, la Corée et la rue en bas de chez lui, il a décidé de ne pas se consacrer à l'écriture pour des raisons pécuniaires. Ce qui ne l'empêche pas d'écrire. Auteur d'un vrai faux récit de voyages intitulé *Sur les toits du Népal* (**autoédité**), il écrit actuellement un court roman de fantaisie.

Mas-du-Plessis workprint :

Lorsque les grillons chantent le jour

Swann Mayolle

Haute-Garonne (31)

Le film qui suit est un workprint retrouvé chez IOAN, soixante-douze heures après sa disparition et celle de son ami MATTHIEU.

EXTRAIT CONVERSATION TÉLÉPHONIQUE

MAXINE : ...le plus souvent on est en ville durant cette période, il y a les bouches de métro pour nous tenir chaud, les murs pour nous couvrir et on trouve plus facilement de quoi manger. C'est avec les beaux jours qu'on squatte la campagne...

INT. – VOITURE – JOUR 1

Mama didn't raise no fool résonne dans l'habitacle. Le paysage défile, fenêtre ouverte, IOAN filme de la plage arrière du véhicule les prairies clôturées à l'herbe sèche et les bois abondants sous la lumière mordorée d'une fin d'après-midi. Sur le reflet du rétroviseur MATTHIEU conduit, il tapote le volant au rythme frimeur de la musique. Il hoche la tête, bras accoudé en bord de fenêtre, grignotant les kilomètres. Sur un champ ruminent des bovins.

IOAN

(pince-sans-rire)

T'as vu tes chevaux MATTHIEU ?

MATTHIEU

(contrarié)

Ça arrive à tout le monde de se tromper ! Ils étaient loin...

(O.S rires)

FILLE

Pour sa défense les deux ont quatre pattes !

(tremblement, O.S rires, le son sature en rouge)

Et une queue !

LIONNEL, aussi sur la banquette arrière, salue la caméra, un grand sourire sur le visage. Les rayons du soleil embrasent ses cheveux. IOAN fait le point, flou avant

d'attraper le regard de son camarade dissimulé derrière ses boucles revêches.

LIONNEL

On arrive bientôt à ton château MARIA ?
(clin d'œil caméra)

MARIA

(O.S)

C'est pas un château, mais un mas.

MATTHIEU

Le Mas-du-Plessis, ça glisse sur la langue !

MARIA

Vas à l'esquerra ! Aquí !

MATTHIEU

Gauche toute !

Ils s'engagent sur un sentier au goudron usé, vite remplacé par un survêtement en terre et feuillage. De part et d'autre, les arbres bouchent l'horizon comme un tableau pointilliste et abstrait. Le sentier grimpe imperceptiblement.

Ils sortent du couvert. Des herbes hautes et sèches ondulent sur la colline. Plus loin, se devine le toit d'une tour. Le véhicule passe entre deux murets de pierres grossières. Plusieurs dépendances se dressent de plain-pied et conduisent le regard vers la maison de maître construite presque d'un seul tenant s'il n'y avait pas cette tour greffée a posteriori sur son flanc droit. Murs de grès, vieux volets, peinture écaillée, toiture de tuiles plates.

LIONNEL

(O.S)

Un peu un château quand même... Y a même une tour !

IOAN

On croirait la tête d'un géant endormi...

MARIA

Gare-toi sous le châtaignier.
(se retourne vers la plage arrière)
Es la biblioteca...

LIONNEL

(O.S)

La lecture, ça vient donc de là !
(rires)

MATTHIEU se gare à l'ombre de l'arbre, recouverte par celle de la maison. Il ouvre la portière, sort, s'étire comme un chat, fait le tour, ouvre la portière avant droite, penche la tête, tend la main vers MARIA.

MATTHIEU
(cérémonieux)

Si la *Dama* du Plessis veut bien se donner la peine...

MARIA prend la main de MATTHIEU. Air d'impératrice. Portière arrière en gros plan, IOAN pose sa basket dans l'herbe sèche.

MARIA déverrouille la maison, elle force un coup sur la poignée, la porte fait de la résistance.

MATTHIEU
(intrigué)

C'est par là qu'ils sont rentrés les squatteurs ?

MARIA
(déverrouille la serrure)

Non, par la porte de derrière, on l'a fait réparer depuis !

EXT. - COUR - JOUR 1

La caméra repose sur la capote de la voiture. Le soleil se couche derrière une cahute pierreuse parmi les vignes. Perché sur le rebord d'une fenêtre, LIONNEL délie ses doigts sur la touche de sa guitare folk. MATTHIEU se trouve dans la pièce, les mains de part et d'autre de l'huisserie. IOAN sort par la porte ouverte de la maison, sa propre guitare en main.

MATTHIEU
J'arrive !

IOAN s'adosse au mur, à côté du pied de LIONNEL qui bat la mesure sur le grès du mur.

Au premier étage, MARIA ouvre les volets. Elle s'accoude au garde-fou pour écouter la musique folk et les improvisations en yaourt de MATTHIEU. Puis MARIA disparaît dans l'obscurité intérieure. Elle arrive dans la cour avec une chaise matelassée et un livre à l'épaisse reliure de cuir.

MARIA
J'ai remis le jus et aéré la casa. Vous avez tout fait ?

IOAN
(tout en jouant)

J'ai tiré une rallonge jusqu'à la dépendance comme t'as dit
et j'ai tout fourgué au frigo.

LIONNEL

Les valises sont dans les deux chambres de l'étage. Par
contre les photos de famille flippantes c'était
nécessaire ?
(rires)

MATTHIEU

Les biscuits apéro sont dans la cuisine, les amplis au sec...

MARIA

Et l'alcool ?

MATTHIEU

T'inquiète bichette tout est déjà sur la table du petit
salon, on a de quoi faire pour... au moins trois jours !

MARIA

Perfech ! Es sacrat !

Elle s'installe sur la chaise devant les garçons, penchée à
sa lecture, elle tourne le dos à la caméra. La musique
reprend.

EXT. - COUR - NUIT 1

Chaise abandonnée dans la cour. Une fenêtre ouverte
éclairée en jaune laisse deviner les silhouettes de
MATTHIEU, LIONNEL, IOAN et MARIA autour d'une table.
(croassement)

L'ombre d'un volatile se détache à peine sur le toit
enténébré de la grange. IOAN passe sa tête par la fenêtre.
Il sort de la pièce, de la maison, avance vers la caméra.
Plan d'ensemble, plan pied, américain, rapproché, flou en
gros plan, caméra embarquée vers la maison.

INT. - PETIT SALON - NUIT 1

VOIX-OFF

En ce qui concerne la loi de conservation des détails, la
familha de MARIA n'avait jamais frayed avec Anton Tchekhov
et sa clique de kinoman.

Plafond bas. Tapisserie vert impérial. Les étagères contre
chaque mur débordent de vieilleries : bougeoirs en laiton
ouvragé, série des *Encyclopaedia Universalis*, citrine
calibrée sur son socle, sabre hussard et son fourreau,
tarot de Marseille, boîtes à thé, chinoiserie, herbier
ouvert sur de l'asphodèle blanc et de la stramoine, une
reproduction miniature du *Lion au serpent* d'Antoine-Louis

Barye et un Pan ithyphallique d'auteur inconnu, une collection de sables encapsulés dans des flacons pharmaceutiques, une matriochka déboîtée, cinq origamis de héron du plus petit au plus grand, un coucou, une boîte à musique, un pendule, trois miroirs éparpillés ; à l'intérieur se reflète : sur le premier, une balance en bronze avec d'un côté deux poids d'un kilo et un dictionnaire de l'autre ; le deuxième, un encensoir en forme de kirin, un éventail asiatique, une estampe et un service à thé ; le dernier, vieux classeurs de comptabilité et un miroir ; dans ce miroir... Cinq origamis du plus grand au plus petits, une matriochka déboîtée, une collection de sables encapsulés, un Pan de bronze qui s'astique, le *Lion au serpent* et un miroir ; dans ce miroir, un miroir et des livres de compte ; dans ce miroir, matriochka, sables arc-en-ciel flaconneux, Pan, sa queue, et miroir ; dans ce miroir...

MATTHIEU

Ils n'ont vraiment rien volé ?

MARIA a sa tête posée sur l'épaule de MATTHIEU qui tape méticuleusement sur le clavier de son ordinateur déplié.

MARIA

Aparentament, mais on y passe plus qu'une tête de temps en temps vérifier que rien ne se soit effondré. Ma *maire* pensait la vendre...

MATTHIEU

(en dramatisant)

La vendre ! Maintenant que c'est devenu un trésor national !

IOAN

(O.S)

Seulement pour la Matthieusie ! Y a que toi qui fait la chasse à ces « lieux de pèlerinage », comme tu dis.

MATTHIEU

Que NOUS !

MARIA

Sàbes, avant que ma *maire* se décide, t'as le temps pour tes fouilles !

LIONNEL

(enfoncé dans son fauteuil, ses doigts triturant une Game Boy, modèle Big Boy)

Du coup, quel est le programme ?

MATTHIEU

On va écrire l'album ! On va composer, en connexion directe
avec la source !

Un blanc s'installe ponctué par la musique aiguë sortant de
la Game Boy.

IOAN

J'suis pas matheux, hein, mais ça veut dire trois morceaux
par jour ?

LIONNEL

En matthieumatique le calcul est bon !
(rires)

MARIA

Adòri !

MATTHIEU

(ignorant l'hilarité)
On a *Les enfants perdus* d'écrite.

IOAN

Tu te souviens du temps qu'on a mis ?

LIONNEL

C'était en mode restitution d'un truc que vous aviez
entendu quand vous aviez rencontré MAX et JEREMY faut dire...

MATTHIEU

On est dans un lieu de pèlerinage les gars ! L'inspiration
va y en avoir plein les murs ! Y a plus qu'à tendre
l'oreille ! MAX, JEREMY, MADDYSON, TRISTAN, ARIANNE, LEEN,
tous les Enfants Perdus sont passés par ici !

IOAN

Tu sais même pas s'ils ont vraiment squatté !

MATTHIEU

On trouvera une preuve !

LIONNEL

(un jingle de victoire 8-bit sonnaille de la console)
C'est un challenge sympa, en vrai.

IOAN

Je t'ai toujours suivi dans tes délires donc go !

EXT. - COUR - NUIT 1

Projeté sur la façade nord de la maison *L'Étrange couleur des larmes de ton corps* s'anime, haut en couleur. Le rétroprojecteur ronronne O.S. La nuit se teinte alternativement de vert, de bleu ou de rouge. L'image tremble, part en biais. Les chaises s'alignent. LIONNEL, regard caméra, met un doigt devant sa bouche pendant qu'il désigne de l'autre MATTHIEU et MARIA endormis l'un sur l'autre. Puis, il compte à rebours, ses doigts accompagnent le mouvement de ses lèvres. Trois, deux, un.

CHOEURS
HAAAAAA !!!

Derrière les musiques expressives du film, les éclats de rire et les jurons indistincts de MATTHIEU, la nuit est bien silencieuse. Pas même un chant de grillon.

INT. - GRAND SALON - JOUR 2

La CAMÉRA suit les poutres apparentes et les moulures, elle rampe à reculons sur les murs, dézoome, flou, prend sa mire. Le grand salon se découvre, haut de plafond, presque une salle de bal. Le mobilier et les fauteuils sont recouverts de draps striés par les rayons du soleil traversant les lattes ravinées des volets. Le parquet craque, tout résonne : le bruit des semelles, mais surtout MATTHIEU et LIONNEL qui s'agitent, tirent des câbles, déplacent les amplis, les enceintes et la mini table de mixage, installent des pieds de micro dans des nuages de poussière... Seule une porte-fenêtre ouverte laisse se répandre la lumière aride de l'extérieur dans la pièce, elle semble plus neuve que la maison tout entière.

EXTRAIT CONVERSATION TÉLÉPHONIQUE

MAXINE : *...Partout où nous allons, nous ne restons pas plus d'une semaine. Déjà parce que c'est ce que dit la règle 7, ensuite parce qu'il y a Maddy...*

EXT. - COUR - JOUR 2

La CAMÉRA repose sur une table en fer forgé où MARIA, LIONEL et MATTHIEU siègent sous l'ombrage d'un arbre. Quelques mètres plus loin pèse une lumière crue et touffante. Un câble s'étire depuis la fenêtre du salon jusqu'à la dépendance à une trentaine de mètres. Long serpent noir parmi les herbes desséchées.

Sur la table : du pain, des assiettes kitch en porcelaine, des verres remplis de couleurs, des bières décapsulées, une carafe ancienne. MATTHIEU parle en s'ouvrant une canette de boisson énergisante dans un geste théâtral.

MATTHIEU

Tu sais ce à quoi j'ai pensé ? Au manoir de Foxhall Road.
Thom Yorke et son histoire de fantôme qui marchait dans les
couloirs la nuit...

MATTHIEU absorbe le contenu de sa canette d'une traite. Ses
yeux rougis de veinures.

MATTHIEU

(continu, égal, après un rot sonore)

Il était sur le rebord de l'escalier et jouait de la
guitare, je pourrais presque me souvenir de l'air !

LIONNEL

C'était JÉRÔME... Non... JERRY ?

Arrière-plan, une figure sort de la dépendance. Torse nu
sous le cagnard, les mains encombrées. Elle se rapproche,
frétille au soleil.

MATTHIEU

JEREMY. Je pense oui, sa silhouette était instable, comme
un mirage ondulant dans l'air. Maintenant, j'en suis sûr,
on est bien sur leurs traces.

(chantonne un air à la fois entêtant et lugubre)

Je vais essayer de capter ça cette nuit !

MARIA

Ont sèm aquí !? Dans l'émission paranormale d'M6 ?

IOAN

On t'avait pas dit ?

(MARIA sursaute)

Tu croyais pas que je me fadais cette caméra pour le fun
quand même !

IOAN pose à table une assiette juteuse en côte de porc et
un saladier plein d'une salade composée.

IOAN

(continu, du reproche dans la voix)

En attendant que vous chassiez les fantômes, c'est encore
moi qui suis derrière les fourneaux !

LIONNEL

T'as l'habitude, t'es toujours derrière quelque chose, ta
caméra, ton banc de montage, ton...

IOAN

Cul ?

(regard appuyé sur LIONNEL)

LIONNEL

Ordi.

(avec un sourire en coin tout en mangeant un quignon de pain)

MARIA, de bonne grâce, fait le service. Bruit des couverts sur la porcelaine, mastications. Dans l'arbre, des grillons insomniaques strident.

MARIA

(entre deux bouchées)
J'ai envie de *fumar*..

MATTHIEU

Fume à l'intérieur, ça évitera de tout embraser.

MARIA

Je te rappelle que ma *mairie* nous l'a interdit ! Ça va imprégner les tissus !

MATTHIEU

(dramatique)
Vise les priorités !

MARIA

Tu le fais pas à l'*escàs*, hé ?
(seul le silence répond)
Vous avez prévu quoi cette *aprèp* ?

MATTHIEU

Moi je vais rattraper mon insomnie pour être frais cette nuit !

MARIA

(une moue de déception sur le visage)
Tu vas encore la passer avec tes carnets et ton *enregistrador* ?

MATTHIEU

(trop enthousiaste)
Ouep !

MARIA

(sèchement)
Super ! T'auras qu'à nous enregistrer ronfler !

MATTHIEU

(rire, insouciant)
Ça va trop vite saturer !

MARIA
(Yeux noirs, change d'interlocuteurs)
E vos, joves ?

IOAN
On survit à la canicule.

MARIA
Une balade dans les bois, *cossí* es ? J'ai besoin de m'aérer
la tête.

IOAN
Farniente.

LIONNEL
(devant les yeux doux de MARIA)
Allez IO, on y va, je vois déjà le prochain docu M6 : Les
elfes peuvent-ils mourir de déshydratation ?

EXT. - FORÊT - JOUR 2

Contre-plongée, IOAN passe un bout de tissu sur l'objectif
caméra pour chasser une poussière. Regard caméra ponctuel,
tourne la tête d'un côté puis de l'autre, la canopée en
amas de points verts percés parfois par des rayons de
lumière crue.

IOAN
Bon... je pensais que MARIA connaissait bien sa propriété.
Erreur. On s'est paumé ! Alors si jamais quelqu'un trouve
cette caméra - nos cadavres avec - bah voilà la fin
dérisoire de LIONNEL, MARIA et moi-même ! Pas de slasher
dans les bois, pas de nuit obscure ni de monstre caché.
Juste trois couillons morts de déshydratation perdus dans la
forêt en pleine canicule.

MARIA
(O.S)
*Vau pas aprene cent ectaras de bòsc ! J'y vais qu'une fois
par an !*

L'image cahote au rythme des pas.

IOAN
Je te faisais confiance !

MARIA
La Reina del Dráma !

IOAN

Je me mets au niveau !

LIONNEL

Je crois que je reconnais le chemin...

IOAN tourne la caméra vers LIONNEL qui ouvre la marche. Avec sa chevelure, ses vêtements larges et la vieille branche sinueuse qui lui sert de bâton de marche, il donne l'air d'un druide ou d'un magicien. Plans instables : humus des années, racines tordues, troncs crevassés, sol exsangue. La carcasse rouillée d'une voiture contraste dans les herbes hautes. Deux branches cornues s'extraient des vitres brisées.

IOAN

Carrément on était passé ici !

LIONNEL

Il doit y avoir un muret plus loin, et le portail d'entrée.

IOAN ajuste la caméra sur son épaule et suit MARIA, bien décidé à suivre la piste. LIONNEL traîne le pas, son bâton ratissant la poussière, humectant ses lèvres. Au bout de quelques minutes, entre respiration hachée et concert infernal de grillons, un muret en ruine traverse la forêt, puis c'est un chemin qui se dessine. Les frondaisons s'éclaircissent. MARIA jette ses bras et un cri de joie, l'image sursaute, surprise.

MARIA

Ô, c'est l'autre côté du Mas !

Des vignes vierges s'alignent jusqu'à une cahute pierreuse isolée non loin du Mas.

MARIA

Je vais pouvoir me faire couler un bon bain, moi !

Tandis que MARIA prend le chemin de la maison, l'image reste fixe. LIONNEL entre dans le champ.

LIONNEL

(circonspect)

On n'aurait pas dû arriver d'où on était partis ?

EXTRAIT CONVERSATION TÉLÉPHONIQUE

MATTHIEU : *C'est quoi le problème avec Maddyson ?*

MAXINE : *Ça part vite en vrille, les choses bougent...*

INT. - CHAMBRE DU DEHORS - JOUR 2

VOIX OFF

Elle n'a de chambre que le nom, quatre murs dressés près des vignes, un plafond, ni porte ni fenêtre, et un sol de vieux pailleage, l'extérieur pour seule lumière. MARIA dit que la cahute servait à mouler le grain, dans le temps. Maintenant, c'est comme entrer dans une salle d'expo d'art brut..

Sur le seuil de la chambre, on peut voir un triptyque anonyme, technique mixte sur paroi (gravure au couteau et couleurs à la craie).

Le cycle mural présente une scène édénique, progressivement corrompue de figures grotesques et de motifs chaotiques.

Panneau central : représentation stylisée d'un pommier sous la lune, ses fruits éparpillés au sol et mangés par des chevaux sans tête.

Panneau gauche : chaîne montagneuse dominée par un tigre endormi et ville fortifiée médiévale.

Panneau droit : scène de cour insectoïde (*indistinct, lardée d'obliques profondes au couteau*), à l'extrémité, un diable sur des ruines tient un grand livre d'une main et tend l'autre vers une pomme à corps d'enfant.

IOAN

La voilà ta preuve, MATTHIEU..

EXT. - VIGNES - NUIT 2

Noir. Des arpèges de guitare l'habillent.

LIONNEL

(O.S)

Tu vois quelque chose à la caméra ?

IOAN

Surtout une bouillie de pixels..

LIONNEL

C'est un peu ça la nuit. Beaucoup de pixels morts entourant des myriades d'étoiles.

Le silence, et, plus lointains, des cris et des geignements hantent l'obscurité.

LIONNEL

Ils se disputent toujours ?

IOAN

(attentif, temporisateur)

Non... Non. Là, ils baisent.

(rire gêné)

LIONNEL

Fallait le mettre à l'horizontale pour qu'il lâche la
fresque des yeux !
(rire puis un silence malaisant)

IOAN

Joue plus fort.

IOAN se met de côté, le peu de lumière capté dessine les silhouettes torturées des pieds de vigne et le visage de LIONNEL, qui s'applique à couvrir les gémissements et les cris de jouissance par de grands accords ouverts en septième majeure.

INT. - CHAMBRE ROSE - NUIT 2

O.S l'eau tonne sur la faïence.

VOIX OFF

On se sentait vraiment seul là-haut... Dans la chambre, LIONNEL et moi. Comme trop grande pour nous accueillir. Que ce soit les tapisseries vieillotées sur les murs, la photo de fantômes au-dessus du lit, lit à franges surannées, et cette baignoire sur pieds pittoresque au milieu du parquet...

Le bruit du jet s'arrête. LIONNEL froisse les rideaux et-
L'image coupe.

INT. - CUISINE - JOUR 3

IOAN

Tu parles dans ton sommeil, tu sais ?

LIONNEL

Oui, ROXANNE me l'a déjà dit... J'ai dit un truc gênant ?

IOAN

T'as dit que « tu voulais pas rejoindre le dieu cornu ». J'ai pas pu dormir après ça...

VOIX OFF

Je ne dormais pas vraiment plus avant.

LIONNEL

Pourquoi ?

IOAN

Juste avant, j'ai rêvé d'un diable habitant un cimetière de voitures, il me demandait de me donner...

LIONNEL

Te donner ?

IOAN
Je sais pas...

MATTHIEU racle sa chaise brusquement, le fond de sa tasse de café imbibe la nappe à carreaux.

MATTHIEU
(les yeux ronds)
De lui donner tes talents. Il me l'a demandé aussi !

EXTRAIT CONVERSATION TÉLÉPHONIQUE

MAXINE : ...Il a dit avoir fait une rencontre dans la forêt autour du QG. Il a jamais trop tourné rond, mais ça a empiré à ce moment...

INT. - SALON - JOUR 3

CAMÉRA sur trépied. Elle fixe LIONNEL, IOAN et MATTHIEU. Le premier joue de l'électrique, sinistre, ambiant et modulaire ; le second à la folk joue un arpège blues incantatoire ; les trois chantent, yeux fermés, en-

CHOEURS
(chant soul, lugubre)
♪ Il faut prendre garde au dieu cornu ♪

Tout autour d'eux MARIA danse en spirale. Elle attrape la caméra au vol qui flotte alors parmi les musiciens déformés de flou de mouvement.

CHOEURS
♪ Cède-moi bien, sers-moi bien / les dons sont pour le diable ♪
♪ Corne-de-bouc ♪

Les voix sortent d'outre-tombe. La musique entre dans une boucle répétitive, ou des couches ambiantes successives se reposent les unes sur les autres.

EXT. - ARRIÈRE-COUR - JOUR 3

MARIA passe la porte-fenêtre, surexposition. La luminosité s'adapte sur la vigne en main de sorcière. Les stridulations sont plus fortes. Maria cherche de la caméra l'origine de la cacophonie. Elle avance, cadre la maison, recule.

Il n'y a plus de musique. Juste le chant des grillons. Et à l'image, la maison entière semble vibrer, vivante, comme recouverte d'étranges coquilles oblongues et ambrées.

VOIX OFF

Lorsque les grillons chantent le jour, c'est qu'ils
tremblent la nuit.

Stridulation continue. Le Mas ondule comme un mirage.
En face à face, la CAMÉRA s'attarde sur le crépuscule
brillant à l'ouest et les nuages noirs à l'est.

VOIX OFF

On est rentré le lendemain, dans un état second, sous les
mêmes nuages qui cachent le soleil. Les grillons ne
chantaient plus, l'autoradio muet, juste une musique dans
la tête. *Corne-de-bouc.*

EXTRAIT CONVERSATION TÉLÉPHONIQUE

MAXINE : ...Maddyson ? Tu n'es pas le seul à le chercher, ils
sont nombreux... Nous aussi. C'est la règle 6 : « Tout départ
définitif du clan est impossible. » Mais il ne veut pas
qu'on le trouve, il veut monter son propre clan... Il est
dangereux, tu sais ?

INT. - APPARTEMENT MATHIEU - NUIT +612

MATTHIEU

(O.S)

Je pense qu'il a passé un pacte..

Un drapeau noir et son Jolly Roger à crâne de chat tendu à
l'image.

Dézoome. L'étendard flotte sur un mur de l'appartement de
MATTHIEU, mélange entre un bureau d'enquêteur de police et
une salle des pièces à conviction : étagères branlantes,
tableau en aggro poinçonné de cartes, de fils tendus, de
punaises colorées, de post-it, d'articles de presse
découpés. MATTHIEU fait de grands gestes démonstratifs face
à son montage.

MATTHIEU

Je pense qu'il a rencontré le Dieu-Cornu et qu'il a passé
un pacte avec lui.

Des jeunes qui disparaissent, ça a toujours existé ! C'est
comme ça que se sont formés les Enfants Perdus. Mais là,
c'est à une toute autre échelle ! J'ai remarqué que
beaucoup se concentrent autour de soirées clandestines, de
rave party, etc.

IOAN

Pourquoi il ferait ça ?

MATTHIEU

Monter un culte ? En tout cas on peut maintenant prévoir où le trouver !

MATTHIEU tourne le dos à la caméra. Concentré sur ses recoupements. Sont indiqués les lieux de punaises rouges, une date entre parenthèses et les articles relatifs, en vert ce sont les événements à venir qui sont épinglés. MATTHIEU inspecte les zones où l'espace et le temps sont les plus proches. L'image part en fondu.

EXT. - CHAMBRE DE DEHORS - NUIT 2

Vue extérieure de la chambre. Plan granuleux, nocturne. Muet. Silhouettes indistinctes. Dans le noir seule la lampe frontale de MATTHIEU attire l'attention. Il est en tailleur dans la chambre, à fixer le triptyque, une zone du triptyque, celle du Dieu cornu et de l'enfant à tête de pomme, l'enfant tend aussi sa main vers celle du diable. Une ombre passe devant la caméra pour rejoindre MATTHIEU.

EXTRAIT CONVERSATION TÉLÉPHONIQUE

MAXINE : *...Parfois, il se faisait appeler l'Enfant-Pomme, on comprenait pas trop ce que ça voulait dire pour lui. Peut-être juste une sonorité proche de notre groupe...*

FIN

Musicien et écrivain passionné, **Swann Mayolle** compose avec le hors-champ pour des textes aux atmosphères évocatrices et insidieuses. Plié aux nouvelles, il publie dans diverses anthologies depuis 2016 ainsi qu'un roman, *C'est le désert qui nous a avalés*. En 2024, il rejoint les éditions Lufthunger Club afin de valoriser le format court et les genres de l'imaginaire. Vous pouvez le suivre sur [Instagram](#).

Saint-Éloi-des-Forges

G.D. Lodace

Hérault (34)

3 janvier 2026

Par G.L., envoyé spécial de la *Gazette des Gorges*

Je suis tombé sur Saint-Éloi-des-Forges sans l'avoir cherché — ou peut-être était-ce écrit. Dans ces montagnes où les routes se déroberent et les légendes tiennent lieu de cartes, le hasard et le destin se confondent. Mon GPS avait capitulé quelques kilomètres plus tôt, comme s'il refusait de trahir le secret d'un village qui ne tient debout que par l'obstination de ses habitants. « La forge ? L'odeur vous guidera... » m'avait lancé un berger, devinant mon hésitation. J'ai obéi à cette boussole invisible : un mélange de charbon, de minerai grillé, de graisse rance et de vin aigre, qui m'a mené jusqu'à ce bourg agrippé tel une tique au flanc de la montagne. La place n'était qu'une étendue de terre battue, cernée de maisons suintantes et dominée par une église au clocher penché, ivre de prières ou de vent.

Je me suis arrêté près d'un groupe de forgerons, torse nu malgré les moins deux affichés sur le thermomètre de la mairie (un cadeau du député local, « pour qu'on sache à quel point on gèle »). Leurs bras, striés de cicatrices, frappaient le fer avec une régularité hypnotique. « Un coup pour Éloi, un coup pour le diable, et un coup pour la paye ! » m'a expliqué Jean-Mi, le maréchal-ferrant, sans interrompre son geste.

« Et si y en reste, un pour la gueule de bois de demain. » J'ai demandé s'il croyait vraiment à la protection du saint.

Il a souri, révélant des dents noircies par le tabac et le vin. « Écoute, mon gars, ici, on croit à ce qui nous empêche de tomber. Que ce soit un saint, un marteau ou une bouteille. »

L'abbé Marceau, un homme trapu au visage rougeaud, officiait devant une forge improvisée, une bouteille de pastis dissimulée sous sa soutane : « Que saint Éloi vous protège des marteaux qui glissent, des femmes qui comptent, et des dettes qui s'accumulent ! » a-t-il tonné en aspergeant les enclumes d'une eau « bénite ».

« À moitié coupée de pastis, pour que ça pique moins... » m'a murmuré une vieille femme à côté de moi. « Le curé, il bénit tout. Même les ivresses. »

« C'est une arnaque ! » a soudain hurlé Jean-Mi, brandissant un marteau tordu. « L'année dernière, il m'a dit que mon outil était bénit. Résultat ? Il a cassé net en plein travail. »

L'abbé a souri, impassible : « Mon fils, c'est un signe. »

« Un signe de quoi ? Que saint Éloi a la gueule de bois ? » ai-je lancé, histoire de me faire accepter. Les rires ont fusé.

Fernet, quatre-vingt-deux ans et trois dents, m'a tendu une gourde : « T'as l'air d'un gars qui comprend vite. Bois. Ici, on trinque avec les vivants et avec les saints. Surtout avec les saints. »

Sous l'auvent du *Café de l'Enclume*, les vieux pariaient sur tout : le nombre de fidèles qui s'évanouiraient pendant la messe, la durée de la prochaine averse, l'heure à laquelle le curé confondrait l'hostie avec un morceau de pain d'épice : « Cinq balles sur la Marie-Thé, elle va tomber avant le Gloria ! » a lancé Fernet.

« Et dix sur le curé qui va s'endormir pendant son sermon ! » a enchéri son voisin, un ancien instituteur reconverti dans la fabrication de couteaux, « et de calomnies ».

Un cri a soudain retenti : « Au voleur ! » Un gamin, les joues maculées de suie, venait de chaparder une *Main de saint Éloi* en pain d'épice sur l'étal de Thérèse. « Rends ça, petit démon ! » a-t-elle hurlé en agitant son parapluie.

« C'est pour mon père ! Il s'est brûlé en forgeant ! » a rétorqué l'enfant, esquivant les mains qui tentaient de l'attraper.

« Il aurait dû prier avant ! » a grogné Thérèse.

« Ou acheter une assurance... » ai-je murmuré.

Fernet a éclaté de rire : « T'es pas con, toi. Mais ici, on n'a ni les moyens de prier, ni ceux de s'assurer. Alors on vole. Et on se fait pardonner après. »

À midi, la pluie a enfin cessé. Le repas communautaire a été servi dans la grange des Durand : une *soucoupe cévenole* (un ragoût de ce qu'on avait trouvé au fond des placards), des saucisses fumées dans la cheminée, et du vin rouge servi dans des gourdes en étain : « pour que saint Éloi bénisse aussi nos gosiers ».

« À la tienne, Éloi ! » ont beuglé les convives en trinquant.

L'abbé Marceau m'a tendu une gourde avec un clin d'œil : « Goûte donc, journaliste. C'est du bordeaux. Enfin... c'est ce qu'il en reste après trois jours de messe. » J'ai bu. « Alors, a-t-il demandé en se penchant vers moi, tu vas écrire qu'on est des sauvages ? »

« Non, ai-je répondu, je vais écrire que vous êtes les derniers à croire en quelque chose. Même si c'est en votre droit de trinquer avec les saints. »

Il a ri, a rempli mon verre, et a levé le sien : « À la tienne, alors. Et que saint Éloi bénisse les menteurs, les voleurs, et les journalistes. »

Note de l'auteur

Tous les noms ont été modifiés pour protéger les coupables. Sauf celui du curé, qui a insisté pour être cité. « *Ça fera monter les prix des indulgences...* » a-t-il glissé en me serrant la main avec une force surprenante. Les Cévennes existent. Saint-Éloi-des-Forges, non. « Pas encore... » comme dit Fernet, et il ajoute : « mais donnez-nous le temps. Et du vin. »

Retraité et passionné par les mots, **G.D. Lodace** aime mêler histoire, arts et nature dans ses écrits. En 2026, son Dictionnaire de mots rares (*Le Zodico*, titre provisoire) verra le jour, et son roman policier *Les copains d'abord* est en lice pour le prix du Quai des Orfèvres. D'autres projets attendent aussi des éditeurs audacieux... Du même auteur, vous pouvez lire *Et si Nature elle ment ?*

Restes, chers et chères camarades, a vu le jour en avril 2024, il y a tout juste deux ans⁵. D'abord revue uniquement numérique, elle a, grâce à vous, votre enthousiasme, pu passer au support papier dès le deuxième numéro. Nous avons tâtonné quelque peu, au fil des mois, pour trouver un modèle viable. Nous sommes d'abord passés par un imprimeur local très compétent et sensible à notre initiative désargentée. Mais imprimer via un professionnel requérait de lancer une campagne de financement à chaque publication. Nous avons quelques scrupules et quelques inquiétudes : notre revue étant une revue de niche, tout ceci ne nous paraissait pas bien viable à long terme. Alors, nous avons pris le parti d'investir dans un peu de matériel pour imprimer nous-mêmes. Les revues, à partir du Hors-Série 1 et du numéro 3, ont donc abandonné le dos carré-collé au profit de la reliure à anneaux métalliques. Les anneaux, estimons-nous, sont cohérents avec notre démarche : ne sommes-nous pas une sorte de grand cahier ouvert à toutes les plumes retorses ? Surtout, ce modèle nous permet d'assurer confortablement l'avenir de la revue : certes, en imprimant puis reliant nos exemplaires un par un, nous passons un certain temps à la production de la version papier, mais ce faisant nous évitons l'écueil des stocks entassés à l'étage de l'humble maisonnée de votre Narrateur. Les ventes de ces exemplaires, quant à elles, nous permettent de nous réapprovisionner en matériel et, depuis peu, de payer le nom de domaine du site internet !

Rassurés, stabilisés, nous est venue l'envie d'aller plus loin. Lors de nos premières interviews, à la création de la revue, nous avons dit notre souhait de devenir, un jour, une maison d'édition. Le temps est déjà venu ! Nous lançons la collection « Cahiers de voies frêles », qui a vocation à publier des recueils de nouvelles. Avec toujours ce même désir de valoriser les plumes extramuriennes et la littérature expérimentale. Objectif : une à deux publications en 2026. L'appel à textes est ouvert, les détails sont accessibles sur le site internet. Ensuite ? Nous avons bien quelques idées... Traduire des auteurs inclassables et jamais traduits en France, par exemple ? Accompagner l'émergence d'autres initiatives de promotion de l'art extramurien et, partant, structurer un mouvement ? Du vœu pieux au réel, il n'y a parfois qu'un pas...⁶

5 Ah, quand même !

6 Regardez, lecteurs, regardez ce petit sourire en coin !

Suivez l'actualité de la revue, commandez vos exemplaires de la version papiers sur <https://revuerestes.com/>

A dater de ce moment, bien que restant porcher en titre, je commençai à me familiariser avec toutes les besognes. J'étais employé comme toucheur de bœufs — « boiron » comme on disait alors — surtout pendant le dernier mois d'hiver et les deux premiers mois de printemps. C'était l'époque où on mettait l'araire dans les jachères à ensemençer l'automne d'après, et, pour cette opération, il fallait les quatre bœufs au même attelage. Nous venions à neuf heures, après le pansage du matin — mon parrain et moi — et nous restions jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-midi. J'amenais les cochons qui s'occupaient à suivre le sillon ouvert pour manger les vers déterrés et restaient à peu près sages. Une longue gaule aiguillonnée me servait à diriger les bœufs qui s'appelaient Noiraud, Rougeaud, Blanchon et Mouton. Les deux premiers étaient de cette race d'Auvergne dont j'ai déjà parlé : (il y en avait un couple au moins dans chaque ferme; car on prétendait que les bœufs blancs du pays n'étaient pas assez robustes pour faire tout le travail). Ils allaient bien, ayant l'expérience de l'âge. Mais les deux blancs, jeunes encore, avaient besoin d'être surveillés sans relâche. Je me fatiguais beaucoup à marcher sur la terre remuée, à cause surtout des petits cailloux qui pénétraient dans mes sabots et me faisaient mal aux pieds. Quand j'étais trop ennuyé de toucher, je demandais à mon parrain de me laisser un peu tenir le manche de l'araire, et il y consentait quelquefois. Ça me remuait fortement, mais ça m'intéressait. Néanmoins, malgré toute ma bonne volonté, le manque d'habitude et le manque de force, ou bien un faux mouvement des bœufs, faisaient que je laissais quelquefois dévier l'outil. Alors mon parrain se fâchait : car il était assez emportant et très pointilleux sous le rapport du travail. Pourtant, la chose lui arrivait bien, à lui aussi, quand il tenait le manche ; mais il prétendait que c'était de ma faute parce que je conduisais mal les bœufs, et souvent il me giflait. Je compris à ce moment pourquoi, avec les meilleures raisons du monde, les faibles se trouvent avoir tort, et combien il est triste de travailler sous la direction des autres. Je comptais souvent le nombre des sillons labourés au cours de l'attelage, et je supputais approximativement, par comparaison au travail des jours précédents, à quel moment il serait temps de partir. Quand il approchait d'être l'heure, je ralentissais ostensiblement en arrivant à la haie dans laquelle s'ouvrait la barrière d'accès, et j'épiais à la dérobée la physionomie de mon parrain, comptant qu'il donnerait le signal attendu. Mais il ne disait rien; il restait impénétrable, et je devais retourner les bœufs, faire un long tour encore, au bout duquel m'attendait souvent une nouvelle déception plus profonde de toute la croissance de mon espoir. D'ailleurs, la plupart du temps, mon parrain attendait pour partir qu'on appelât de la maison : car il n'avait pas de montre et, par les temps sans soleil, rien ne pouvait le régler que la quantité de travail accompli ou le degré de faim qu'accusait son estomac. A cause de l'éloignement des villages, nous entendions même rarement la sonnerie de l'Angelus de midi qui aurait pu nous donner une vague indication, arrivant juste au milieu de la tâche quotidienne. Quand il faisait beau, les séances se passaient avec un minimum d'ennui; mais par les mauvais jours, vraiment ça n'en finissait plus. Il me souvient d'un mois de mars où nous labourions dans le champ des châtaigniers, le plus éloigné de nos champs. Il faisait toujours un grand vent de Souvigny, c'est-à-dire du plein Nord, avec des averses froides, des giboulées de grésil et de la neige quelquefois. Gela traversait mes vêtements, m'enveloppait d'un suaire glacé et mes mains étaient d'un rouge pourpre tavelé de taches violettes. Un jour que les averses nous douchaient plus de raison, j'eus des frissons qui n'étaient pas uniquement des frissons de froid. J'avais le front brûlant, les dents claquantes et l'estomac lourd. Je bâillais et, bien qu'il fût tard, je